



# LE CŒUR BATTANT

## MARS 2019

✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE  
✠ ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

83

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'eucharistie. ”

### PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS DE MARS 2019

Intention Générale : *Pour l'évangélisation*

Pour les communautés chrétiennes, en particulier celles qui sont persécutées, afin qu'elles sentent la proximité du Christ et que soient reconnus leurs droits.

## SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 UNE PAROLE  
DU SEIGNEUR



3 MÉDITATION  
ET PRIÈRE



4 NATHANIEL  
TUITIO FIDEI -  
QUAND TU ÉTAIS SOUS LE  
FIGUIER... (III)



18 OBSEQUIUM PAUPERUM  
MOTIVATION CHRÉTIENNE  
AU SERVICE DES  
BÉNÉVOLES



22 LA VOCATION  
RELIGIEUSE DANS  
L'ORDRE DE MALTE



24 INTELLIGENCE  
DE LA FOI  
QUAND LE SILENCE SE  
MANIFESTE (III)



28 LE DISCERNEMENT  
DE L'ESPRIT-XII-



32 UN REGARD QUI  
S'ARRÊTE



34 BELLE ET DOUCE  
MARIE



38 « PRIEZ SANS  
RELÂCHE »

## ✠ ÉDITORIAL



chers Confrères,  
Dames et Chevaliers  
de l'Ordre souverain et  
hospitalier de saint Jean de  
Jérusalem,  
de Rhodes et de Malte,



Dans quelques jours, nous entamerons le temps du Carême, que nous poursuivrons pendant les 40 jours qui suivront le mercredi des Cendres ; ce temps de préparation spirituelle, loin d'être un temps de tristesse, doit être vécu par tous comme un temps de sérénité dans l'attente, un temps d'élévation, un temps où le désir de Dieu, la soif de sa Parole nous sont inspirés tout d'abord par le temps de retrait que prend le Christ avant d'entamer sa vie publique, retrait au désert où la rencontre du tentateur le conforte dans la puissance de sa résistance au mal et à celui qui veut le séparer de son Père.

■ Le temps de carême sera ponctué par le désir de transformation profonde et de guérison spirituelle qui nous est donnée par la lumière du Christ transfiguré, pour que nos yeux et nos cœurs puissent dorénavant voir la présence autre du Seigneur dans chacun de nos mouvements ; où le désir de conversion intérieure et de naissance à une nouvelle vie spirituelle, vie de Pardon et de Miséricorde, nous est annoncé par l'épisode du fils prodigue.

■ Et pour que nous puissions vivre ce temps d'espérance pleinement, nous avons à nous revêtir du Glaive du Salut, du Bouclier de la Foi qui sont les armes de Lumière que le Seigneur nous propose pour combattre la présence du mal en ce monde ; revêtons-nous des « Armes de la Charité », comme nous le suggérait saint Jean-Paul II, pour servir notre Ordre, servir la Parole du Seigneur, servir nos Seigneurs les Pauvres et les Malades, et ainsi servir le Christ sur le chemin qui nous mène à sa Pâque.

*Fra' Jean-Louis*



**DIMANCHE 3 MARS**  
**8<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**

méditer avec Luc 6, 37-42

*la paille et la poutre*

## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 6, 39-45

« *CHAQUE ARBRE SE RECONNAÎT À SON FRUIT* »

<sup>39</sup> Jésus s'adressait à la foule en paraboles : « Un aveugle peut-il guider un autre aveugle ? Ne vont-ils pas tomber tous les deux dans un trou ?

<sup>40</sup> Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; mais une fois bien formé, chacun sera comme son maître.

<sup>41</sup> Qu'as-tu à regarder la paille dans l'œil de ton frère, alors que la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ?

<sup>42</sup> Comment peux-tu dire à ton frère : « Frère, laisse-moi enlever la paille qui est dans ton œil », alors que toi-même ne vois pas la poutre qui est dans le tien ?

Hypocrite ! Enlève d'abord la poutre de ton œil ; alors tu verras clair pour enlever la paille qui est dans l'œil de ton frère.

<sup>43</sup> Un bon arbre ne donne pas de fruit pourri ; jamais non plus un arbre qui pourrit ne donne de bon fruit.

<sup>44</sup> Chaque arbre, en effet, se reconnaît à son fruit : on ne cueille pas des figues sur des épines ; on ne vendange pas non plus du raisin sur des ronces.

<sup>45</sup> L'homme bon tire le bien du trésor de son cœur qui est bon ; et l'homme mauvais tire le mal de son cœur qui est mauvais : car ce que dit la bouche, c'est ce qui déborde du cœur.



**DIMANCHE 3 MARS**  
**8ème DIMANCHE ORDINAIRE - C**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 6, 39-45**

Luc a rassemblé ici plusieurs consignes de Jésus qui ressemblent à des mises en garde concernant les relations à l'intérieur de la communauté chrétienne. Chose étonnante, on retrouve ces mêmes recommandations dans les évangiles de Matthieu et de Jean, mais elles sont éparées et prononcées dans des contextes tout différents. Si Luc les a rassemblées ici, c'est qu'il voyait un lien entre elles. C'est donc ce lien que nous allons chercher. Cela nous amène à distinguer deux parties dans ce texte : première partie, une réflexion sur le regard ; deuxième partie, la métaphore de l'arbre et des fruits.

La première partie développe le thème du regard. Une constatation d'abord : un aveugle ne peut pas guider un autre aveugle, on le sait bien. Sous-entendu, méfiez-vous : quand vous vous posez en guides, rappelez-vous que vous êtes des aveugles de naissance. La petite histoire de la paille et de la poutre va tout à fait dans le même sens : avec une poutre dans l'œil, on est bel et bien aveugles ; pas question de prétendre soigner la cécité des autres.

Entre ces deux remarques, Luc a intercalé une phrase à première vue un peu énigmatique : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; mais celui qui est bien formé sera comme son maître. » Cette formation dont parle Jésus, c'est en quelque sorte la guérison des aveugles que nous sommes. C'est bien le même Luc qui a noté que les disciples d'Emmaüs n'ont commencé à y voir clair que lorsque « Jésus leur a ouvert l'esprit à l'intelligence des Écritures » (Lc 24, 45).

Comme Jésus est venu dans le monde pour ouvrir les yeux des aveugles, à leur tour, ses disciples ont pour mission de porter au monde la lumière de la révélation. Ce que le prophète Isaïe disait du serviteur de Dieu, dans ce qu'on appelle les chants du serviteur, est vrai de Jésus-Christ, mais aussi de ses disciples : « Je t'ai destiné à être la lumière des nations, à ouvrir les yeux des aveugles, à tirer du cachot le prisonnier, de la maison d'arrêt les habitants des ténèbres » (Is 42, 6-7); magnifique mission à laquelle les disciples ne pourront faire face que s'ils se remettent en permanence sous la lumière du maître, et se laissent guérir par lui de leur aveuglement.

Luc passe ensuite sans transition à la métaphore de l'arbre et des fruits, ce qui donne à penser qu'on est toujours dans le même registre : le vrai disciple, celui qui se laisse éclairer par Jésus-Christ, porte de bons fruits ; celui qui ne se laisse pas éclairer par Jésus-Christ reste dans son aveuglement et porte de mauvais fruits. De quels fruits s'agit-il ? - Evidemment, puisque ce petit passage fait suite à tout le développement de Jésus sur l'amour mutuel, on comprend que les fruits désignent notre comportement, le mot d'ordre général étant « soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux ». Les contemporains de Jésus comprenaient très bien ce langage ; ils savaient que le Père attend de nous des fruits de justice et de miséricorde, des fruits qui sont soit des actes, soit des paroles : « ce que dit la bouche, c'est ce qui déborde du cœur », nous dit Luc. Comme avant lui, Ben Sirac disait déjà : « C'est le fruit qui manifeste la qualité de l'arbre ; ainsi la parole fait connaître les sentiments. Ne fais pas l'éloge de quelqu'un avant qu'il ait parlé, car c'est cela qui permet de le juger. »

En quelques phrases, finalement, Luc vient de déployer tout le mystère chrétien. Formé par Jésus-Christ, le chrétien est transformé dans tout son être : son regard, son comportement, son discours.

On retrouve tout à fait le même enseignement dans l'ensemble du Nouveau Testament. Par exemple, dans la lettre aux Philippiens : « Vous apparaissez comme des sources de lumière dans le monde, vous qui portez la parole de vie » (Ph 2, 15-16). Ou encore dans la lettre aux Éphésiens : « Autrefois, vous étiez ténèbres ; maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Vivez en enfants de lumière. Et le fruit de la lumière s'appelle : bonté, justice, vérité » (Ep 5, 8).

La première étape de la formation - le B.A.-BA en quelque sorte - consiste à apprendre à regarder les autres comme Dieu les regarde : un regard qui ne juge pas, ne condamne pas, qui ne se réjouit pas de trouver une paille dans l'œil de l'autre ! D'ailleurs la paille dans l'Ancien Testament, c'est précisément l'image de quelque chose de minuscule.

Souvenons-nous du psaume 1 : la paille est balayée par le vent, elle ne compte pas... Précisément, ne comptons pas les défauts des autres : Dieu, lui, ne les compte pas. « Le disciple bien formé sera comme son maître », nous dit Jésus ; cette phrase vient à la suite de tout le discours sur la miséricorde de Dieu, et sur notre vocation à lui ressembler. Tel Père, tels fils. Le programme est ambitieux : aimez vos ennemis, soyez miséricordieux, ne jugez pas, ne condamnez pas... et toujours, en filigrane, il y a cette affirmation « votre Père est miséricordieux » et vous, vous êtes appelés à être son image dans le monde. Comment témoigner d'un Dieu d'amour dans le monde, si nous ne sommes pas à son image ?

Une dernière leçon de ce texte : « Ce que dit la bouche, c'est ce qui déborde du cœur », nous dit Jésus. Alors, un bon moyen de découvrir le cœur de Dieu et de parfaire notre formation, pour devenir de plus en plus à son image, c'est de nous plonger dans sa Parole !



**6 MARS 2019  
MERCREDI DES CENDRES**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MATTHIEU 6, 1-6. 16-18

« Pratiquer les œuvres bonnes sous le seul regard du Père »

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait :

**1** « Si vous voulez vivre comme les justes, évitez d'agir devant les hommes pour vous faire remarquer. Autrement, il n'y a pas de récompense pour vous auprès de votre Père qui est aux cieux.

**2** Ainsi, quand tu fais l'aumône, ne fais pas sonner de la trompette devant toi, comme ceux qui se donnent en spectacle dans les synagogues et dans les rues, pour obtenir la gloire qui vient des hommes. Amen, je vous le déclare :

ceux-là ont touché leur récompense.

**3** Mais toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite,

**4** afin que ton aumône reste dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais en secret : il te le revaudra.

**5** Et quand vous priez, ne soyez pas comme ceux qui se donnent en spectacle : quand ils font leurs prières, ils aiment à se tenir debout dans les synagogues et les carrefours pour bien se montrer aux hommes. Amen, je vous le déclare : ceux-là ont touché leur récompense.

**6** Mais toi quand tu pries, retire-toi au fond de ta maison, ferme la porte, et prie ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais en secret : il te le revaudra.

**16** Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu, comme ceux qui se donnent en spectacle : ils se composent une mine défaite pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent. Amen, je vous le déclare :

Ceux-là ont touché leur récompense.

**17** Mais toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage ;

**18** ainsi, ton jeûne ne sera pas connu des hommes, mais seulement de ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais en secret : il te le revaudra. »



**6 MARS 2019**  
**MERCREDI DES CENDRES**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MATTHIEU 6, 1-6. 16-18**

Nous avons là deux petits extraits du discours sur la montagne qui occupe l'ensemble des chapitres 5 à 7 de l'évangile de saint Matthieu. Tout le discours est articulé autour d'un noyau central qui est le Notre Père (6, 9-13); c'est lui qui donne sens à tout le reste. Les recommandations que nous lisons aujourd'hui ne sont donc pas seulement des conseils d'ordre moral. Il y va du sens même de la foi : toutes nos démarches s'enracinent dans cette découverte que Dieu est Père. Ainsi prière, aumône et jeûne sont notre chemin pour nous rapprocher du Dieu-Père ; jeûner, c'est apprendre à nous décentrer de nous-mêmes, prier, c'est nous centrer sur Dieu, faire l'aumône, c'est nous centrer sur nos frères.

Par trois fois, Jésus reprend des formulations semblables qui semblent polémiques : « Ne soyez pas comme ceux qui se donnent en spectacle... » Il faut avoir en tête la très grande importance des attitudes religieuses dans la société juive de l'époque, avec le risque inévitable d'attacher trop de prix aux manifestations extérieures. Sans doute certains personnages en vue n'y échappaient-ils pas ! Ainsi parfois Matthieu a-t-il retenu les reproches de Jésus à ceux qui s'attachaient plus à la longueur de leurs franges qu'à la miséricorde et à la fidélité (Mt 23, 5 sq.)

Ici, au contraire, Jésus invite ses disciples à une opération vérité : « Si vous voulez vivre comme des justes, évitez d'agir devant les hommes pour vous faire remarquer. » Quelques versets plus haut, il avait déjà dit : « Si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des pharisiens, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » (5, 20). La justice était le grand souci des croyants : et si Jésus cite la recherche de la justice à deux reprises dans les Béatitudes (dans ce même discours), c'est parce que ce mot, cette soif étaient familiers à ses auditeurs de Palestine. « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés » (5,6) ; « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice : le Royaume des cieux est à eux » (5, 10).

La vraie « justice » au sens biblique consiste à être en harmonie avec le projet de Dieu et non à accumuler des pratiques, si nobles soient-elles. La fameuse phrase du livre de la Genèse – « Abraham eut foi dans le Seigneur et pour cela le Seigneur le considéra comme juste » (Gn 15, 6) - nous a appris que la justice est d'abord justesse, au sens d'un instrument de musique, accord profond avec la volonté de Dieu.

Ainsi les trois pratiques - prière, jeûne, aumône - sont-elles des chemins de justice. Par la prière, nous laissons Dieu nous ajuster à son projet ; nous disons : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Et nous attendons de lui qu'il nous enseigne les vrais besoins du Royaume. Jésus fait précéder l'apprentissage du Notre Père de cette autre recommandation : « Quand vous priez, ne rabâchez pas comme les païens ; ils s'imaginent que c'est à force de paroles qu'ils se feront exaucer. Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez » (6, 7-8).

Le jeûne est bien dans la même ligne : cessant de poursuivre ce que nous croyons nécessaire à notre bonheur, et qui risque peu à peu de nous accaparer, nous apprenons la liberté et recherchons les véritables priorités ; car « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute Parole qui sort de la bouche de Dieu », disait Jésus en jeûnant lui-même (Mt 4, 4). Et, un peu plus loin, dans ce même discours sur la montagne, il reprend ce thème : « Ne vous inquiétez pas en disant « Qu'allons-nous manger ? Qu'allons-nous boire ? De quoi allons-nous nous vêtir ? » - Tout cela, les païens le recherchent sans répit, il sait bien, votre Père céleste, que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez d'abord le Royaume et la justice de Dieu et tout cela vous sera donné par surcroît » (Mt 6, 31-33).

Quant à l'aumône, elle est le fruit de notre ajustement à la volonté de Dieu, puisqu'elle fait de nous des miséricordieux. Le mot « aumône » est de la même famille que « eleison » ; faire l'aumône, c'est ouvrir nos cœurs à la pitié. Car Dieu veut le bonheur de tous ses enfants et la justice au sens de l'harmonie avec lui comporte donc inévitablement une dimension de justice sociale. La parabole du jugement dernier, dans le même évangile de Matthieu (25, 31-46), le confirme : « Venez, les bénis de mon Père, recevez en partage le Royaume qui a été préparé pour vous depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... et les justes s'en iront à la vie éternelle. » Les conduites que Jésus fustige (« Ne soyez pas comme ceux qui se donnent en spectacle ») vont à l'inverse : elles sont une manière subtile de rester centrés sur nous. Le drame, c'est qu'elles ferment notre cœur à l'action transformante de l'Esprit. Nous resterons avec notre suffisance et notre pauvreté.



**DIMANCHE 10 MARS 2019**  
**1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME - C**

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT**  
**LUC 4, 1-13**



« **Jésus, tenté par le diable** »

Après son baptême,

**1** Jésus, rempli de l'Esprit saint, quitta les bords du Jourdain ; il fut conduit par l'Esprit à travers le désert

**2** où, pendant quarante jours, il fut mis à l'épreuve par le démon.

Il ne mangea rien durant ces jours-là, et, quand ce temps fut écoulé, il eut faim.

**3** Le démon lui dit alors :

« Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain. »

**4** Jésus répondit :

« Il est écrit : Ce n'est pas seulement de pain que l'homme doit vivre. »

**5** Le démon l'emmena alors plus haut, et lui fit voir d'un seul regard tous les royaumes de la terre.

**6** Il lui dit :

« Je te donnerai tout ce pouvoir, et la gloire de ces royaumes, car cela m'appartient et je le donne à qui je veux.

**7** Toi donc, si tu te prosternes devant moi, tu auras tout cela. »

**8** Jésus lui répondit :

« Il est écrit : Tu te prosterner devant le Seigneur ton Dieu, et c'est lui seul que tu adoreras. »

**9** Puis le démon le conduisit à Jérusalem, il le plaça au sommet du Temple et lui dit :

« Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ;

**10** car il est écrit : Il donnera pour toi à ses anges l'ordre de te garder ;

**11** et encore : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre. »

**12** Jésus répondit :

« Il est dit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu. »

**13** Ayant ainsi éproué toutes les formes de tentation, le démon s'éloigna de Jésus jusqu'au moment fixé.



**DIMANCHE 10 MARS 2019**  
**1<sup>er</sup> DIMANCHE DE CARÊME - C**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 4, 1-13**

Il est très intéressant de rapprocher cet évangile du psaume qui le précède dans la liturgie de ce dimanche : « Quand je me tiens sous l'abri du Très-Haut et repose à l'ombre du Puissant, je dis au Seigneur « Mon refuge, mon rempart, mon Dieu dont je suis sûr ». C'est très exactement l'attitude du Christ, au seuil de sa vie publique : il se tient tout simplement à l'ombre du Très-Haut.

La tentation serait de quitter cet abri ou bien de douter qu'il soit sûr, ou encore de chercher d'autres abris, d'autres sécurités. Ces trois tentations ont été celles du peuple d'Israël tout au long de l'histoire biblique. Et quand le Tentateur (son vrai nom est le « diviseur ») s'adresse à Jésus, c'est bien sur ce terrain qu'il se place : par trois fois, il essaie de distiller son poison : « Si tu es Fils de Dieu, tu peux tout ce que tu veux... : Tu es grand, tu peux bien faire ton bonheur tout seul ; dis donc à cette pierre de devenir du pain pour satisfaire ta faim immédiate... (première tentation). Peut-être ferais-tu mieux de m'adorer, moi, pour réaliser tous tes projets... (deuxième tentation). Jette-toi en bas, Dieu sera bien obligé de t'aider... (troisième tentation). Mais Jésus sait bien que Dieu seul peut combler toutes les faims de l'homme, et il a choisi de faire confiance jusqu'au bout, de « se tenir sous l'abri du Très-Haut », comme dit le psaume. Depuis son baptême, où il a été révélé comme le Fils, jusqu'à Gethsémani où le tentateur lui donne rendez-vous (c'est le sens de la dernière phrase de notre texte : « Ayant ainsi épuisé toutes les formes de tentation, le démon s'éloigna de Jésus jusqu'au moment fixé », Jésus restera sous l'abri du Très-Haut. Nul doute que Luc, ici, nous propose le seul exemple à suivre.

Où Jésus puise-t-il la force de résister à celui qui veut le séparer de son Père ? Dans la parole de Dieu : la force de ce texte est dans cette construction étonnante ; le démon s'adresse à Jésus par trois fois ; mais à aucun moment, Jésus n'entre en discussion avec lui ; ses trois réponses sont exclusivement des citations de l'Écriture. En cela, il est bien l'héritier de son peuple : à lui s'applique merveilleusement la phrase du Deutéronome que saint Paul a reprise dans la lettre aux Romains : « La Parole est près de toi, elle est dans ta bouche et dans ton cœur » (Dt 30, 14). Ses réponses sont toutes les trois extraites du livre du Deutéronome, le livre écrit justement pour que les fils d'Israël n'oublent jamais que Dieu est leur Père ; manière de dire que Jésus refait pour lui-même l'expérience que son peuple a faite au désert.

Reprenons une à une les trois sollicitations du Tentateur et les trois réponses de Jésus.

Première tentation : quand Jésus commença à souffrir de la faim, le démon lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain » et Jésus répondit : « Il est écrit : Ce n'est pas seulement de pain que l'homme doit vivre. » Cette phrase bien connue du peuple juif tout entier, car elle se trouve au chapitre 8 du Deutéronome ; je vous rappelle le contexte.

Il s'agit d'une méditation sur l'expérience d'Israël pendant l'Exode sous la conduite de Moïse : « Tu te souviendras de toute la route que le Seigneur ton Dieu t'a fait parcourir depuis quarante ans dans le désert, afin de te mettre dans la pauvreté ; ainsi il t'éprouvait pour connaître ce qu'il y avait dans ton cœur et savoir si tu allais, oui ou non, observer ses commandements. Il t'a mis dans la pauvreté, il t'a fait avoir faim et il t'a donné à manger la manne que ni toi ni tes pères ne connaissiez pour te faire reconnaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais qu'il vit de tout ce qui sort de la bouche du Seigneur » (Dt 8, 2 - 3). Désormais le peuple sait d'expérience ce qu'est la béatitude de la pauvreté : « Heureux ceux qui ont faim, ils comptent sur Dieu seul pour les combler. » Et le Deutéronome continue : « Tu reconnais, à la réflexion, que le Seigneur ton Dieu faisait ton éducation comme un homme fait celle de son fils. » Le Fils de Dieu, venu prendre la tête de son peuple, vit dans sa chair l'expérience d'Israël au désert. En d'autres termes, quand Satan interpelle Jésus en lui disant : « Si tu es le Fils de Dieu, prouve-le », il reçoit pour toute réponse : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas... Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (c'est la réponse que Jésus fera à ses apôtres dans l'épisode de la Samaritaine, Jn 4, 32 - 34).

Deuxième tentation, deuxième réponse de Jésus : le démon lui promet tous les royaumes de la terre ; et Jésus répond : « Tu te prosterner devant le Seigneur ton Dieu, et c'est lui seul que tu adoreras. » Là il cite le texte le plus connu peut-être de tout l'Ancien Testament, puisqu'il est la suite du fameux « Shema Israël », la profession de foi juive. Ce qu'il faut remarquer, c'est l'inversion de la perspective entre les exigences du démon et les dons gratuits de Dieu : le démon dit : commence par te prosterner, puis je te donnerai (et entre parenthèses, il promet ce qui ne lui appartient pas) ; Dieu, au contraire, commence par donner, et seulement après, il dit : n'oublie pas que je t'ai donné, alors fais-moi confiance pour la suite.

Voici le texte du Deutéronome : « Quand le Seigneur ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays qu'il a juré à tes pères Abraham, Isaac et Jacob, de te donner... garde-toi d'oublier le Seigneur qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. C'est le Seigneur ton Dieu que tu craindras, c'est lui que tu serviras, c'est par son nom que tu prêteras serment. »

Troisième tentation : Nous ne sommes pas étonnés qu'elle se déroule au Temple de Jérusalem, qui tient une telle place dans l'évangile de Luc : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi à ses anges l'ordre de te garder ; et encore : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre. » Et Jésus répond : « Il est dit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu », c'est-à-dire tu n'exigeras pas de Dieu des preuves de sa présence et de sa protection. Le Fils de Dieu sait, lui, qu'il est sous l'abri du Très-Haut quoi qu'il arrive.

Ces trois réponses de Jésus sonnent donc étrangement face aux interpellations du tentateur « si tu es le fils de Dieu » ; visiblement, le démon et le Christ n'ont pas la même idée sur le Fils de Dieu ! « Si tu es le Fils de Dieu, prouve-le », semble dire le démon, et Jésus le prouve, réellement, en restant fidèle à son Père.



**DIMANCHE 17 MARS 2019**  
**2ème DIMANCHE DE CARÊME - C**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 9, 28-36

### « La Transfiguration »

**28** Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et il alla sur la montagne pour prier.

**29** Pendant qu'il priait, son visage apparut tout autre, ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante.

**30** Et deux hommes s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie,

**31** apparus dans la gloire. Ils parlaient de son départ qui allait se réaliser à Jérusalem.

**32** Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil ; mais, se réveillant, ils virent la gloire de Jésus, et les deux hommes à ses côtés.

**33** Ces derniers s'en allaient, quand Pierre dit à Jésus :

« Maître, il est heureux que nous soyons ici ; dressons trois tentes : une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. »

Il ne savait pas ce qu'il disait.

**34** Pierre n'avait pas fini de parler, qu'une nuée survint et les couvrit de son ombre ; ils furent saisis de frayeur lorsqu'ils y pénétrèrent.

**35** Et, de la nuée, une voix se fit entendre :

« Celui-ci est mon Fils, celui que j'ai choisi, écoutez-le. »

**36** Quand la voix eut retenti, on ne vit plus que Jésus seul.

Les disciples gardèrent le silence et, de ce qu'ils avaient vu, ils ne dirent rien à personne à ce moment-là.





**DIMANCHE 17 MARS 2019**  
**2ème DIMANCHE DE CARÊME - C**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 9, 28-36**

Quelques jours avant ce récit de la Transfiguration, au cours d'un temps de prière avec ses disciples, Jésus leur a posé la question cruciale : « Qui suis-je au dire des foules ? » Pierre a su répondre : « Tu es le Christ de Dieu. » Et lui aussitôt a mis les choses au point : le Messie, oui, mais peut-être pas comme on l'attendait. « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort et que, le troisième jour, il ressuscite. » Déjà il annonçait que la gloire du fils de l'homme était inséparable de la croix.

Environ huit jours plus tard, nous dit Luc, Jésus conduit ses disciples sur la montagne. Il veut de nouveau aller prier avec eux. C'est le moment que Dieu choisit pour révéler aux disciples ce mystère du Fils de l'homme. Car, dans le récit de la Transfiguration, ce ne sont plus des hommes, la foule ou les disciples, qui donnent leur opinion, c'est Dieu lui-même qui apporte la réponse et nous donne à contempler le mystère du Christ : « Celui-ci est mon Fils, celui que j'ai choisi, écoutez-le. » Le mystère de Jésus tient en trois mots : le « Fils », c'est le titre du Messie (« Tu es mon fils, moi aujourd'hui, je t'ai engendré » était l'une des phrases rituelles du sacre) ; « Choisi », c'est l'un des noms du serviteur de Dieu dont parle le deuxième Isaïe dans les chants du Serviteur : « Voici mon Serviteur que je soutiens, mon Élu » ; enfin « écoutez-le », c'est une formule réservée à Dieu lui-même.

D'ailleurs le récit de Luc nous transporte bien dans le contexte de la révélation de Dieu au Sinaï : la montagne, la nuée, la gloire, la voix qui retentit, les tentes... Nous sommes moins étonnés, du coup, de la présence de Moïse et Élie aux côtés de Jésus. Quand on sait que Moïse a passé quarante jours sur le Sinaï en présence de Dieu et qu'il en est redescendu le visage tellement rayonnant que tous furent étonnés : « Quand Moïse descendit de la montagne, il ne savait pas que la peau de son visage était devenue rayonnante en parlant avec le Seigneur. Aaron et tous les fils d'Israël virent Moïse : la peau de son visage rayonnait » (Ex 34, 29-30).

Quant à Élie, lui aussi « marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, l'Horeb »... La parole du Seigneur lui fut adressée : « Sors et tiens-toi sur la montagne, devant le Seigneur ; voici, le Seigneur va passer. » Il y eut alors un vent puissant, un tremblement de terre, un feu, mais le Seigneur n'était ni dans le vent puissant, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu... « Il y eut alors le bruissement d'une brise légère. Alors en l'entendant, Élie se voila le visage avec son manteau, et la voix du Seigneur s'adressa à lui » (1 R 19, 8... 14). Les deux personnages de l'Ancien Testament qui ont eu le privilège de la révélation de la gloire de Dieu sur la montagne sont également présents lors de la manifestation de la gloire du Christ.

Jésus, lui aussi, est sur la montagne, et nous avons vu qu'il s'y est rendu dans un but précis. Luc nous dit : « Jésus alla sur la montagne pour prier. » Il est le seul des évangélistes à mentionner cette prière du Christ, lors de la Transfiguration. Les disciples découvrent que, pour Jésus, la prière est une rencontre « transfigurante ».

Quelque temps auparavant, en leur expliquant la parabole de la semence, Jésus avait dit à ses disciples : « À vous il est donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu. » C'est particulièrement vrai, ici, pour les trois témoins : Pierre, Jean et Jacques. Notons au passage que ces trois mêmes disciples Pierre, Jean et Jacques ont été témoins de la résurrection de la fille de Jaïre ; ce seront les trois mêmes qui seront les témoins de la dernière grande prière à Gethsémani.

Revenons à Moïse et Élie. Luc est le seul à nous préciser le contenu de leur entretien avec Jésus : « Ils parlaient de son départ qui allait se réaliser à Jérusalem » (en réalité, Luc emploie le mot « Exode »). Décidément, impossible de séparer la gloire du Christ de sa croix. Ce n'est pas pour rien que Luc emploie le mot « Exode » en parlant de la Pâque du Christ. Comme la Pâque de Moïse avait inauguré l'Exode du peuple, de l'esclavage en Égypte vers la terre de liberté, la Pâque du Christ ouvre le chemin de la libération pour toute l'humanité.

Dans la nuée lumineuse de la Transfiguration, la voix du Père supplie « Écoutez-le ». Ces deux mots, « Shema Israël », pour des oreilles juives, c'était tout un programme. « Écoute Israël », c'est la profession de foi quotidienne : le rappel du Dieu unique à qui Israël doit sa libération ; libération d'Égypte, d'abord, c'est vrai ; mais celle-ci n'est que le prélude de la longue entreprise de libération amorcée par Dieu avec Abraham, poursuivie avec Moïse, pleinement accomplie en Jésus, pour tous ceux qui l'écouteront, justement. Le « Shema Israël » n'est pas un ordre donné par un maître exigeant ou dominateur... mais une supplication ... « Écoutez-le », c'est-à-dire faites-lui confiance.

Pierre, émerveillé du visage transfiguré de Jésus, parle de s'installer : « Maître, il est heureux que nous soyons ici ; dressons trois tentes... » Mais Luc dit bien que « Pierre ne savait pas ce qu'il disait ». Il n'est pas question de s'installer à l'écart du monde et de ses problèmes : le temps presse ; Pierre, Jacques et Jean, ces trois privilégiés, doivent se hâter de rejoindre les autres. Car le projet de Dieu ne se limite pas à quelques privilégiés : au dernier jour, c'est l'humanité tout entière qui sera transfigurée ; comme dit saint Paul dans la lettre aux Philippiens, « nous sommes citoyens des cieux ».



**DIMANCHE 24 MARS 2019**  
**3ème DIMANCHE DE CARÊME - C**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 13, 1-9

« Si vous ne vous convertissez pas... »

**1** Un jour, des gens vinrent rapporter à Jésus l'affaire des Galiléens que Pilate avait fait massacrer pendant qu'ils offraient un sacrifice.

**2** Jésus leur répondit :

« Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir subi un tel sort ?

**3** Eh bien non, je vous le dis ; et si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous comme eux.

**4** Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ?

**5** Eh bien non, je vous le dis ; et si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de la même manière.»

**6** Jésus leur disait encore cette parabole :

«Un homme avait un figuier planté dans sa vigne.  
 Il vint chercher du fruit sur ce figuier, et n'en trouva pas.

**7** Il dit alors à son vigneron : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupe-le. À quoi bon le laisser épuiser le sol ?

**8** Mais le vigneron lui répondit : Seigneur, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche autour pour y mettre du fumier.

**9** Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon, tu le couperas »



**DIMANCHE 24 MARS 2019**  
**3ème DIMANCHE DE CARÊME - C**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 13, 1-9**

Ceci se passe, il ne faut pas l'oublier, pendant la dernière montée à Jérusalem ; c'est-à-dire le lieu où Jésus va manifester au monde que Dieu n'est qu'amour et miséricorde ; lui qui sur la croix dira « Père, pardonne-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font ». C'est sûrement l'une des clés de compréhension de ce texte étonnant. Un texte qui rassemble deux « faits divers », un commentaire de Jésus et la parabole du figuier. À première vue, ce rapprochement nous surprend, mais si Luc nous le propose, c'est sûrement intentionnel ! Et alors on peut penser que la parabole est là pour nous faire comprendre ce dont il est question dans le commentaire de Jésus sur les deux faits divers.

Premier fait divers, l'affaire des Galiléens : en soi, il n'a rien d'étonnant, la cruauté de Pilate était connue ; l'hypothèse la plus vraisemblable, c'est que des Galiléens venus en pèlerinage à Jérusalem ont été accusés (à tort ou à raison ?) d'être des opposants au pouvoir politique romain ; on sait que l'occupation romaine était très mal tolérée par une grande partie du peuple juif, et c'est bien de Galilée qu'à l'époque de la naissance de Jésus était partie la révolte de Judas, le Galiléen. Ces pèlerins auraient donc été massacrés sur ordre de Pilate au moment où ils étaient rassemblés dans le Temple de Jérusalem pour offrir un sacrifice. Quant à l'écroulement de la tour de Siloé, deuxième fait divers, c'était une catastrophe comme il en arrive tous les jours.

D'après la réponse de Jésus, on devine la question qui est sur les lèvres de ses disciples : elle devait ressembler à celle que nous formulons souvent dans des occasions semblables : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il m'arrive ceci ou cela ? » D'après saint Jean, ce fut exactement la question des disciples à propos de l'aveugle-né : « Maître, qui donc a péché pour que cet homme naisse aveugle, est-ce lui ou ses parents ? » (Jn 9,2).

C'est l'éternelle question de l'origine de la souffrance, le problème jamais résolu ! Dans la Bible, c'est le livre de Job qui pose ce problème de la manière la plus aiguë et il énumère toutes les explications que les hommes inventent depuis que le monde est monde. Parmi les explications avancées par l'entourage de Job accablé par toutes les souffrances possibles, la plus fréquente était que la souffrance serait la punition du péché. J'ai bien dit « serait » ! Car la conclusion du livre de Job est très claire : la souffrance n'est pas la punition du péché ! À la fin du livre, d'ailleurs, c'est Dieu lui-même qui parle : il ne nous donne aucune explication et déclare nulles toutes celles que les hommes ont inventées ; Dieu vient seulement demander à Job de reconnaître deux choses : premièrement, que la maîtrise des événements lui échappe, et deuxièmement, qu'il lui faut vivre sans jamais perdre confiance en son Créateur.

Devant l'horreur du massacre des Galiléens et de la catastrophe de la tour de Siloé, Jésus est sommé de répondre à son tour ; la question du mal se pose évidemment et les disciples n'échappent pas à la tentative d'explication : l'idée d'une relation avec le péché semble être venue spontanément à leur esprit. La réponse de Jésus est catégorique : il n'y a pas de lien direct entre la souffrance et le péché. Non, ces Galiléens n'étaient pas plus pécheurs que les autres... non, les dix-huit personnes écrasées par la tour de Siloé n'étaient pas plus coupables que les autres habitants de Jérusalem. Là Jésus reprend exactement la même position que la conclusion du Livre de Job.

Mais il poursuit, et à partir de ces deux faits, il va inviter ses apôtres à une véritable conversion. La parabole du figuier les aidera à mieux comprendre ce dont il s'agit : là on voit que les mœurs divines sont bien différentes des mœurs humaines ! À vue humaine, un figuier stérile qui épuise inutilement le sol de la vigne, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de le couper ! Traduisez, « si on était Dieu, les pécheurs, on les éliminerait ! ». Mais les pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes ! « Dieu ne veut pas la mort du pécheur mais qu'il se convertisse et qu'il vive », disait déjà Ezéchiel (Ez 18, 23 ; 33, 11). La conversion que Jésus demande à ses disciples ne porte donc pas d'abord sur des comportements ; ce qu'il faut changer de toute urgence, c'est notre représentation d'un Dieu punisseur.

Au contraire, c'est en face du mal qu'il faut nous rappeler que Dieu est « tendresse et pitié », comme dit le psaume de ce dimanche ; qu'il est « miséricordieux », c'est-à-dire penché sur nos misères. Ce qui signifie au moins deux choses : premièrement, ce n'est pas lui qui nous les envoie ; deuxièmement, dans nos souffrances, il est à nos côtés. La conversion qui nous est demandée, ne serait-ce pas tout simplement celle-ci ? À savoir nous mettre une fois pour toutes à croire à l'infinie patience et miséricorde de Dieu ? Et là encore, Jésus reprend bien à son compte les conclusions du livre de Job : ne cherchez pas à expliquer la souffrance ni par le péché ni par autre chose, mais vivez dans la confiance en Dieu.

Alors les deux phrases « si vous ne vous convertissez pas... vous périrez de la même manière » voudraient dire quelque chose comme : « L'humanité court à sa perte parce qu'elle ne fait pas confiance à Dieu. » C'est toujours la même histoire : nous sommes comme le peuple d'Israël au désert, dont Paul rappelait l'aventure dans la deuxième lecture ; notre liberté doit choisir entre la confiance en Dieu et le soupçon : choisir la confiance, c'est croire une fois pour toutes que le dessein de Dieu est bienveillant ; ce simple retournement de nos cœurs changerait la face du monde ! Jésus ne disait pas autre chose quand il proclamait : « Convertissez-vous, c'est-à-dire croyez à la bonne nouvelle ! » (Mc 1, 15).



**DIMANCHE 31 MARS 2019**  
**4<sup>ème</sup> DIMANCHE DE CARÊME - C**

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST  
 SELON SAINT LUC 15, 1-3. 11-32**

« **Le père miséricordieux** »

**1** Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter.

**2** Les Pharisiens et les scribes récriminaient contre lui :

« Cet homme fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! »

**3** Alors Jésus leur dit cette parabole :

**11** « Un homme avait deux fils.

**12** Le plus jeune dit à son père : Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient. Et le père fit le partage de ses biens.

**13** Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait et partit pour un pays lointain, où il gaspilla sa fortune en menant une vie de désordre.

**14** Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans cette région, et il commença à se trouver dans la misère.

**15** Il alla s'embaucher chez un homme du pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs.

**16** Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien.

**17** Alors, il réfléchit : Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici je meurs de faim !

**18** Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi.

**19** Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Prends-moi comme l'un de tes ouvriers.

**20** Il partit donc pour aller chez son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers.

**21** Le fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi.

Je ne mérite plus d'être appelé ton fils...

**22** Mais le père dit à ses domestiques : Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds.

**23** Allez chercher le veau gras, tuez-le ; mangeons et festoyons.

**24** Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent la fête.

**25** Le fils aîné était aux champs.

À son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses.

**26** Appelant un des domestiques, il demanda ce qui se passait.

**27** Celui-ci répondit : C'est ton frère qui est de retour.

Et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a vu revenir son fils en bonne santé.

**28** Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père, qui était sorti, le suppliait.

**29** Mais il répliqua :

Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis.

**30** Mais, quand ton fils que voilà est arrivé, après avoir dépensé ton bien avec des filles, tu as fait tuer pour lui le veau gras !

**31** Le père répondit : Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi.

**32** Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. »





**DIMANCHE 31 MARS 2019**  
**4<sup>ème</sup> DIMANCHE DE CARÊME - C**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 15, 1-3. 11-32**

La clé de ce passage est peut-être bien dans les premières lignes : d'une part des gens qui se pressent pour écouter Jésus : ce sont ceux qui de notoriété publique sont des pécheurs (Luc dit: « Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter »); de l'autre des gens honnêtes qui, à chaque instant et dans les moindres détails de leur vie quotidienne, essaient de faire ce qui plaît à Dieu (des Pharisiens et des scribes) ; il faut savoir que les Pharisiens étaient réellement des gens très bien : très pieux et fidèles à la Loi de Moïse ; ceux-là ne peuvent qu'être choqués : si Jésus avait un peu de discernement, il verrait à qui il a affaire ! Or, dit toujours saint Luc, « cet homme fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! ». Plus grave encore, les Pharisiens étaient très conscients de la sainteté de Dieu et il y avait à leurs yeux incompatibilité totale entre Dieu et les pécheurs ; donc si Jésus était de Dieu, il ne pourrait pas côtoyer des pécheurs.

Alors Jésus raconte cette parabole pour les faire aller plus loin, pour leur faire découvrir un visage de Dieu qu'ils ne connaissent pas encore, le vrai visage de leur Père : car nous avons l'habitude de parler de la parabole de l'enfant prodigue... Mais, en fait, le personnage principal dans cette histoire, c'est le père, le Père avec un P, bien sûr.

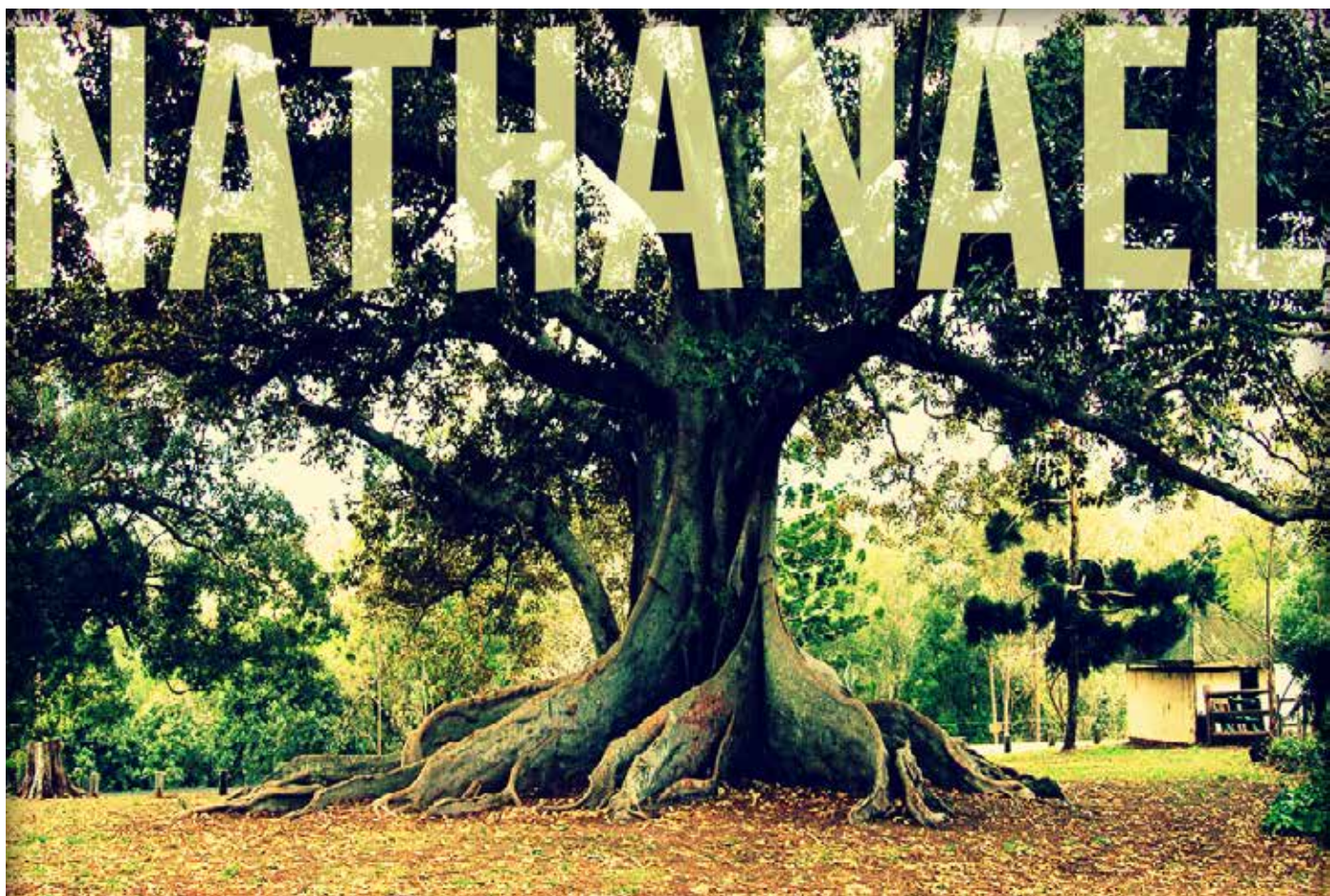
Ce Père a deux fils, et ce qui est frappant dans cette histoire, c'est que ces deux fils ont au moins un point commun : leur manière de considérer leur relation avec leur père. Ils se sont conduits de manière très différente, c'est vrai, mais, finalement, leurs manières d'envisager leur relation avec leur père se ressemblent !... Il est vrai que le fils cadet a gravement offensé son père, l'autre non en apparence, mais ce n'est pas si sûr... car l'un et l'autre, en définitive, font des calculs. Celui qui a péché dit « je ne mérite plus » ; celui qui est resté fidèle dit « je mériterais bien quand même quelque chose ». L'un et l'autre envisagent leur attitude filiale en termes de comptabilité.

Le Père, lui, est à cent lieues des calculs : il ne veut pas entendre parler de mérites, ni dans un sens ni dans l'autre ! Il aime ses fils, c'est tout. Il n'y a rien à comptabiliser. Le cadet disait « donne-moi ma part, ce qui me revient... ». Le Père va beaucoup plus loin, il dit à chacun « tout ce qui est à moi est à toi ». Il ne laisse même pas le temps au fautif d'exprimer un quelconque repentir, il ne demande aucune explication ; il se précipite pour faire la fête « car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé ».

Elle est bien là la leçon de cette parabole : avec Dieu, il n'est pas question de calcul, de mérites, d'arithmétique. Or c'est une logique que nous abandonnons très difficilement. Toute la Bible, dès l'Ancien Testament, est l'histoire de cette lente, patiente pédagogie de Dieu pour se faire connaître à nous tel qu'il est et non pas tel que nous l'imaginons. Nous imaginons un Dieu qui tient le compte de nos bonnes et de nos mauvaises actions, un Dieu muni d'une balance d'une certaine manière... Nous serions même parfois assez contents qu'il y ait des comptes quelque part (aux dépens des autres, évidemment, ceux que nous considérons comme des tristes personnages) ; sans nous apercevoir que cette revendication est bien prétentieuse, comme si nous étions nous-mêmes innocents.

Dieu, lui, ne cesse de se révéler tout différent : devant lui, pas question de mérites (« tout ce qui est à lui est à nous ») ; avec lui, il n'est question que d'amour gratuit... il n'est question que de faire la fête chaque fois que nous nous rapprochons de sa maison.

# QUAND TU ÉTAIS SOUS LE FIGUIER...



*Qui est cette personne assise, dans l'Évangile, sous un figuier? C'est vous, c'est moi, c'est chacune, chacun d'entre nous rêvant de vivre enfin notre vie en plénitude. Mais à quelle existence Dieu appelle-t-il Nathanaël? En quoi l'accomplira-t-il en suivant Jésus? Qu'est-ce qu'une vocation?*

*Nos vies sociale, intellectuelle, amoureuse, ne sont jamais que la recherche et la poursuite de la vie véritable. Jusqu'à la lumineuse évidence que la vie que nous désirons et la vie que Dieu veut pour nous ne sont qu'une.*

*Explorant comme jamais le fil anodin de la quotidienneté anonyme, Adrien Candiard en délivre ici le miroitement secret au regard de l'éternité.*

*Une grande leçon, sans leçon, de spiritualité simple et haute. Un texte pour se jeter sur la voie.*

*Propos recueillis par Adrien Candiard.  
Dominicain vivant au couvent du Caire, Adrien Candiard est l'auteur notamment de  
"En finir avec la tolérance", "Veilleur, où en est la nuit?",  
"Comprendre l'islam, ou plutôt: pourquoi on n'y comprend rien".*

*Jésus vit Nathanaël venir vers lui et il dit de lui:*

*« Voici un véritable fils d'Israël, en qui il n'y a pas de ruse. »*

**P**hilippe avait dit « Viens voir », et Nathanaël s'exécute : il va voir qui est Jésus. Jusque-là, rien de bien étonnant. Parce qu'après, il faut bien voir par soi-même. La foi des témoins est importante : elle nous met en route et, bien souvent, elle nous remet en selle aux jours difficiles. Mais elle ne remplace pas la relation personnelle avec le Christ.

C'est logique, mais ce n'est pas ce qui se produit. Il arrive même exactement l'inverse: c'est Jésus qui fixe son regard sur lui et qui lui dit qui il est (« un véritable fils d'Israël en qui il n'y a pas de ruse »); puis il ajoute même qu'il l'a déjà vu plus tôt, sous un figuier. Et curieusement, ce regard de Jésus va suffire à convertir le cœur de Nathanaël. Il était venu pour voir, un peu sceptique; à l'arrivée c'est lui qui est vu, et cela change tout. Il devait avoir quelque chose de puissant, ce regard de Jésus. Plus d'une fois, il convertit les cœurs. Dans une homélie, saint Augustin, au Ve siècle, interrogeait - fictivement, bien sûr - le bon larron, celui des deux brigands encadrant le Christ en croix qui demande à Jésus de ne pas l'oublier quand viendra son royaume. Augustin s'étonnait : comment a-t-il reconnu le Messie sous l'apparence du crucifié, lui l'ignorant de la Loi et des prophètes, lui qui n'avait probablement jamais beaucoup prié, alors que les scribes et les docteurs de la Loi n'avaient rien compris, alors que ses disciples les plus proches avaient pris la fuite en se laissant gagner par le désespoir, alors que personne n'avait rien vu, alors qu'il n'y avait rien à voir ? Et le bon larron de répondre: « Il m'a regardé et dans ce regard, j'ai tout compris. »

Il est délicat de parler de la vie spirituelle. Mais je crois que c'est ce renversement-là qui est au fond la foi au Ressuscité, qui est le cœur de notre vie et que pourtant nous n'avons jamais vu. Nous venons pour voir, nous voulons le voir, et un jour nous nous apercevons qu'il nous a vus. Que nous sommes connus, que nous sommes aimés comme nous sommes. Nous ne l'avons pas vu, mais nous savons, d'une certitude intérieure à la fois fragile et inattaquable, qu'il nous regarde en vérité, qu'il a vu au fond de nous, ce fond que nous n'osons pas toujours regarder, qui nous dérange, dont nous ne sommes pas fiers ; et ce regard, c'est le regard fier, joyeux, enthousiaste du créateur devant son chef-d'œuvre. Nous n'avons pas, comme les disciples témoins de la résurrection, vu les plaies du corps de Jésus ressuscité, mais il a mis, lui, sa main dans nos blessures les plus intimes, pour les sauver avec nous. La vie de prière nous paraîtrait sans doute plus simple si nous acceptions qu'elle ne soit, au fond, qu'un temps pour nous placer sous ce regard bienveillant, transformant, vivifiant, ressuscitant.

« Heureux ceux qui croient sans avoir vu », dit Jésus à Thomas qui a eu, lui, le privilège de voir Jésus ressuscité; privilège inouï et que nous pourrions bien envier, mais

dont Jésus dit qu'au fond, il ne pèse pas lourd. «Heureux ceux qui croient sans avoir vu », répond Jésus au «Viens voir » de Philippe : heureux, en effet, parce qu'ils savent que l'important n'est pas de voir, mais de se laisser regarder.

Vous pensez peut-être que je sollicite un peu trop le texte : quand on se rencontre, on est toujours deux à se voir ; c'est logique, et cela ne veut pas forcément dire beaucoup plus. Mais le contenu de leur rencontre va dans mon sens. Car Nathanaël venait, motivé par un questionnement sur l'identité de Jésus, et ce n'est pas de Jésus qu'on va parler : c'est de lui, Nathanaël.

Cela tombe bien, car je crois que cela l'intéresse en fait davantage. S'il est vraiment en train de chercher sa voie, ou du moins une voie vers Dieu, il y a fort à parier qu'il se cherche un peu lui-même. Oui, il y a du narcissisme dans le discernement d'une vocation, mais un narcissisme nécessaire pour un temps, parce qu'il faut bien répondre à cette question qui obsède les adolescents et qui peut empêcher de vivre tant qu'on n'y trouve pas de réponse : au fond, qui suis-je ?

Je me souviens être un jour entré dans une église où l'équipe paroissiale, certainement pleine de bonnes volontés, avait affiché un grand panneau barré d'une question : «Pour vous, qui suis-je ? » C'est une question que Jésus pose aux disciples dans l'évangile, et je suppose que cela devait correspondre à la lecture d'un dimanche alentour (voir Matthieu 16, 15). Je me souviens avoir éprouvé un ennui profond devant cette question censée réveiller les consciences. Savoir qui est Jésus, au fond, cela n'intéresse pas grand monde. De la curiosité, à la rigueur, comme Hérode, mais on ne va pas loin avec de la curiosité. Un de nos frères racontait dans un livre qu'il était sorti des études, dans les années 1960 je crois, bien décidé à apporter des réponses à un monde qui ne cesserait de lui crier, comme dans le Psaume : « Où est-il ton Dieu ? » Il était prêt à répondre, mais a découvert à son grand désarroi que cette question, personne ne la lui posait. Les gens n'en voulaient pas à Dieu, ne cherchaient pas Dieu, ne demandaient pas de comptes à Dieu : à des degrés divers, ils lui étaient tout simplement indifférents.

Les prédicateurs le savent bien : si on veut que les gens nous écoutent, il faut aller les chercher où ils sont, et parler des questions qui les intéressent, pas de nos marottes personnelles. Dieu le sait bien lui aussi, et il sait nous parler de ce qui nous intéresse : nous-mêmes. Mais ce n'est pas, de sa part en tout cas, purement stratégique, comme on prend un poisson à l'aide d'un appât. Dieu ne nous manipule jamais. En réalité, il sait que ces deux questions, « Qui suis-je ? » et « Qui est Dieu ? », ne sont pas des questions concurrentes, ni radicalement différentes. Il ne nous est pas demandé de

choisir, car au fond, comme Nathanaël est en train de le découvrir, on ne peut répondre à l'une sans l'autre. C'est la rencontre de Dieu qui me dit qui je suis, qui me révèle ce fameux « nom que nul ne connaît » dont parle l'Apocalypse (Apocalypse 2, 17) ; mais dans le même temps, si je ne me connais pas, si je m'ignore, si je me néglige, où pourrai-je rencontrer Dieu ? On ne rencontre Dieu qu'en soi-même : dans son intériorité, sans doute, mais surtout dans sa vie, dans l'exploration de cette vie qui n'est pas celle d'un autre. Notre vie, c'est-à-dire notre corps et notre personnalité, avec nos envies et nos dégoûts, avec nos talents et nos faiblesses, notre vie, donc, est la véritable Terre promise que nous sommes invités à habiter. Et le paradoxe, c'est qu'il faut sortir de chez soi pour aller vers soi.

La question « qui suis-je ? » est d'ailleurs celle des débuts de l'évangile de Jean. Il y aura un temps, plus tard, pour s'interroger sur l'identité de Jésus : plus son procès s'approchera, et plus on lui demandera avec insistance : « Qui es-tu ? » Mais au début de l'évangile, ce n'est pas Jésus qu'on interroge. Quand Jésus appelle ses disciples, il commence par leur dire qui ils sont : « Tu es Simon, le fils de Jean ; tu t'appelleras Céphas - ce qui veut dire Pierre », avait-il déjà déclaré à un autre disciple qui nous est familier. Et dès les premières pages, passé le prologue, l'évangile de Jean s'ouvre par un interrogatoire d'identité : c'est l'identité de Jean le Baptiste qu'on contrôle, qu'on vérifie, qui pose problème. Dans quelle case le faire rentrer, cet ascète barbu, ce mangeur de sauterelles, ce prédicateur un peu tonique ? Comme personne ne comprend bien qui il est, on lui envoie dans son désert une délégation composée de prêtres et de lévites pour lui poser la question fondamentale : « Qui es-tu ? » (voir Jean 1, 19-28).

Ce n'est pas la première fois que l'identité de Jean le Baptiste pose problème. À sa naissance, déjà, Luc nous raconte une querelle autour du nom à donner au nourrisson : tout l'entourage tient à l'appeler du même nom que son père, Zacharie, plutôt que ce nom étrange qu'un ange avait révélé : Jean, « Dieu-fait-grâce » (Luc 1, 59-64).

Cette fois, ce n'est plus le nom qui semble problématique, mais le sens même de sa vie. On se souvient peut-être que Jean le Baptiste va répondre à cette délégation par une citation du prophète Isaïe : je suis, dit-il, « la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droit le chemin du Seigneur ». Mais il ne répond pas tout de suite. Avant d'en venir là, Jean commence par nier, par nier trois fois - comme Pierre reniera trois fois le Christ. Mais ce n'est pas le Christ que Jean renie, c'est lui-même, ou plus exactement ce Jean qu'on voudrait qu'il soit, et qu'il n'est pas. « Es-tu le Christ ? », lui demande-t-on ; « es-tu Élie ? », « es-tu le grand prophète ? ». À chaque fois, il répond par la négative. Mais il ne dit pas précisément « non », comme nos traductions le laisseraient croire. Il dit : « je ne suis pas. » « Je ne suis pas le Christ », puis à chaque question : « Je ne suis pas. »

On a depuis longtemps remarqué que, dans le même évangile de Jean, Jésus dit plusieurs fois, solennellement : « Je suis. » Rappel du nom divin révélé à Moïse au buisson ardent, ce « Je suis » veut dire : « Je suis Dieu. » C'est une affirmation grandiose de la divinité de Jésus, et on sait le parti que les métaphysiciens et les mystiques de tous les temps ont pu tirer de cette coïncidence de l'Être et de Dieu. Mais on peut aussi prêter attention à Jean le Baptiste qui nous dit, à propos de lui-même, le contraire.

« Je ne suis pas », c'est-à-dire, bien sûr, « je ne suis pas Dieu ». Jean le Baptiste passe son temps à renvoyer au Christ plutôt qu'à lui-même. Le « Je suis », c'est un autre. Moi, je ne suis pas « Je suis ». Pour cela, adressez-vous plutôt à Jésus.

Je ne suis pas. Je ne suis pas ce que vous espérez ou ce que vous craignez. Je ne suis pas non plus celui que j'ai rêvé d'être, celui que mon ambition ou ma volonté de puissance voulaient que je sois, ce « moi » que saint Paul appelle le vieil homme et qui est définitivement cloué à la croix. Je ne suis pas : j'ai accepté mon néant, et ce n'est pas une triste résignation, la coupe amère qu'on boit par masochisme ou par l'héroïsme extravagant, excessif, d'un Jean le Baptiste. Au contraire, il y a de la douceur dans ce chemin. Accepter son néant n'est pas nécessairement un passeport pour le désespoir ou une manière de se flageller : c'est ouvrir un espace où, comme au premier jour de la Genèse, Dieu peut encore créer. C'est reconnaître que je ne suis rien par moi-même, parce que je reçois tout de Dieu, tout le temps.

Je ne suis pas, tant que je suis seul. Je ne suis que parce qu'un autre me fait exister. Que parce que Dieu, parce que le véritable « Je suis », me maintient constamment dans l'être et me fait découvrir peu à peu qui je suis vraiment. Non pas le fruit des projections des uns et des autres, pas plus que de mes propres projections, mais celui de son amour infini qui me conduit avec douceur du néant à l'être, d'une vie sans but à la vie divine.

L'interrogatoire de Jean, en niant tout ce qu'il y a à nier, a fait place nette. Il a libéré l'espace encombré par toutes les fausses identités. Nathanaël, à la fin du chapitre, s'en trouve en quelque sorte disponible pour découvrir, de la bouche de Jésus, cette identité véritable après laquelle il court, et qu'il va recevoir, de façon inattendue, de la bouche de Jésus. Qui est-il, au final ? « Un véritable fils d'Israël en qui il n'y a pas de ruse. »

**à suivre...**

*Tiré de « Quand tu étais sous le figuier »  
Propos intempestifs sur la vie chrétienne –*

*Adrien Candiard,*

*Le Caire, le 24 août 2016,*

*en la fête de saint Barthélemy, cet apôtre méconnu que la  
tradition de l'Église identifie depuis longtemps au Nathanaël  
de l'évangile...*





# *MOTIVATION CHRÉTIENNE AU SERVICE DES BÉNÉVOLES*

(Traduit de l'anglais)



*Ceux qui se penchent régulièrement et discrètement vers les plus démunis font l'expérience de la miséricorde; et d'un changement intérieur.*

*Par Marie de Varax*

Comment pouvons-nous répondre en tant que membres de l'Ordre ou de ses agences caritatives si on nous demande quelle différence il y a entre nos bénévoles et, par exemple, ceux et celles de la Croix Rouge, Médecins sans Frontières, ou d'autres agences humanitaires ? Y-a-t-il une différence entre caritas et humanitas ? De quelle manière pouvons-nous décrire notre charisme dans la formation de nouveaux membres, afin de vivre nos vies avec conviction ?

J'écris en fonction de ma propre expérience (et il est possible que l'expérience se résume à tout ce que j'ai mal accompli au cours des quarante dernières années...), mais je tiens à souligner que chacun a sa propre vocation et, par conséquent, un accès quelque peu différent à la spiritualité de l'Ordre.

En me remémorant ma propre motivation lorsque je me suis joint au Malteser Hospitaldienst Austria (le corps ambulancier), je dois admettre que la motivation chrétienne n'était pas le motif le plus important. J'avais vingt et un ans et la spiritualité comme je la comprends maintenant, était certainement au bas de ma liste de priorités. A cette époque, en 1969, la religion n'avait pas une grande importance pour moi, et je n'imaginai pas que la vie se déroulerait comme elle l'a fait. Il n'empêche que j'ai fait mes premiers pas vers ma nouvelle vocation à ce moment-là. L'autre s'est produit en 1983 lorsque j'ai été admis dans l'Ordre, ce qui, évidemment, me mena à une motivation spirituelle plus profonde : je cherchais le Tutti Fidei par l'intermédiaire du Obsequium Pauperum. Une autre année m'amena à un geste décisif lorsque j'ai fait ma première profession en qualité de chevalier de Justice. Après toutes ces années, ayant franchi les trois étapes, j'estime toujours que ma vocation personnelle est d'être le serviteur de Nos Seigneurs les Malades

À chaque chose il y a une saison. En vieillissant, ce n'est pas l'attitude devant Nos Seigneurs les Malades qui doit changer mais sa formulation. Les jeunes membres sont capables de soulever même une lourde personne d'un lit à un fauteuil roulant et inversement. L'âge, cependant, diminue nos capacités de sorte que nous devons nous adapter ; donner notre temps est un moyen. Nous pouvons écouter et parler à Nos Seigneurs les Malades; nous pouvons assurer leurs besoins spirituels, les aider à

manger et ainsi de suite. La forme de l'engagement change mais l'objectif reste le même ; réaliser le plus important des commandements : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là le grand, le premier commandement. Un second est aussi important : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Mt 22 :37-39).

Ce commandement doit être au cœur de la formation de chaque membre de l'Ordre et de ses organismes caritatifs. Cela ne s'enseigne pas comme la grammaire ou les mathématiques ; il faut l'apprendre en agissant et en apprenant par nos cœurs et nos intelligences.

Je suis certain que, de nos jours, il est très important d'assurer à nos bénévoles qui pourraient devenir des membres de notre Ordre éventuellement, non seulement une formation « *professionnelle* », comme les premiers soins, les sciences infirmières, etc., mais une formation spirituelle aussi. Notre Souverain Pontife a écrit dans sa première lettre encyclique :

*« En ce qui concerne le service aux Personnes qui souffrent, la compétence professionnelle est avant tout nécessaire : les soignants doivent être formés de manière à pouvoir accomplir le geste juste au moment juste, prenant aussi l'engagement de poursuivre les soins. La compétence professionnelle est une des premières nécessités fondamentales, mais à elle seule, elle ne peut suffire. En réalité, il s'agit d'êtres humains, et les êtres humains ont toujours besoin de quelque chose de plus que de soins techniquement corrects. Ils ont besoin d'humanité. Ils ont besoin de l'attention du cœur. Les personnes qui œuvrent dans les Institutions caritatives de l'Église doivent se distinguer par le fait qu'elles ne se contentent pas d'exécuter avec dextérité le geste qui convient sur le moment, mais qu'elles se consacrent à autrui avec des attentions qui leur viennent du cœur, de manière à ce qu'autrui puisse éprouver leur richesse d'humanité. C'est pourquoi, en plus de la préparation professionnelle, il est nécessaire pour ces personnes d'avoir aussi et surtout la « formation du cœur » : il convient de les conduire à la rencontre avec Dieu dans le Christ, qui suscite en eux l'amour et qui ouvre leur esprit à autrui, en sorte que leur amour du prochain ne soit plus imposé pour ainsi dire de l'extérieur, mais*

*qu'il soit une conséquence découlant de leur foi qui devient agissante dans l'amour » (Deus Caritas Est, 31a.)*

En allemand, les mots pour profession et vocation ont la même racine : Beruf-Berufung (la syllabe «ruf» signifie appel). Il me semble très important d'apprendre aux jeunes gens à rechercher une vocation qui les comblera comme le fait une vocation. Mais nous devons aussi leur apprendre qu'en plus des professions lucratives, il faut inclure un espace pour caritas, l'amour généreux de notre prochain. Quel défi ! Partager du temps avec des amis qui ont des besoins spéciaux et qui goûtent à la vie en dépit de leur handicap ou peut-être grâce à celui-ci. Quelle récompense extraordinaire — un sourire de quelqu'un qui aurait pu perdre la capacité de sourire depuis longtemps. Un revenu important peut être utile et confortable durant la vie mais il ne signifie nullement une vie bien remplie lorsque le moment viendra d'en rendre compte au Seigneur.

Lorsque nous recevons l'insigne de notre Ordre au cours d'une cérémonie solennelle à l'Église, le prêtre prononce ces paroles : « *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive* » (Lc 9 :23).

En me répétant ces paroles lorsque je suis confronté au sort de nombreux malades, je me demande souvent de quelle croix il s'agit. Je peux me déplacer librement et profiter de tout ce qu'offre mon beau pays, cependant, Volker, que je connais depuis 39 ans, souffre de sclérose en plaques depuis 54 ans, il peut à peine parler dorénavant et il a besoin de mains soignantes pour accomplir chaque mouvement (mais il veut toujours entendre une blague qui le fera rire de bon cœur) ; dites-moi, qui porte une croix ? Nous devrions nous rappeler constamment, et l'apprendre aux aspirants, que nous sommes Simon le Cyrénéen. Le Seigneur n'a que nos mains secourables. Nous sommes ses instruments pour réduire la souffrance, pour soulager la misère.

On trouve d'autres chapitres importants de l'encyclique Deus Caritas Est dans lesquels on découvre des lignes directrices pour la formation et le service des bénévoles :

*« Si le contact avec Dieu me fait complètement défaut dans ma vie, je ne peux jamais voir dans l'autre que l'autre, et je ne réussis pas à reconnaître en lui l'image divine. Si par contre dans ma vie je*

*neige complètement l'attention à l'autre, désirant seulement être « pieux » et accomplir mes « devoirs religieux », alors, même ma relation à Dieu se dessèche. Alors cette relation est seulement « correcte », mais sans amour. Seule ma disponibilité à aller à la rencontre du prochain, à lui témoigner de l'amour, me rend aussi sensible devant Dieu. Seul le service du prochain ouvre mes yeux sur ce que Dieu fait pour moi et sur sa manière à lui de m'aimer. Les saints — Pensons par exemple Sainte Teresa de Calcutta — ont puisé dans la rencontre avec le Seigneur dans l'Eucharistie leur capacité à aimer le prochain de manière toujours nouvelle, et réciproquement cette rencontre a acquis son réalisme et sa profondeur précisément grâce à leur service des autres. Amour de Dieu et amour du prochain sont inséparables, c'est un unique commandement. Tous les deux cependant vivent de l'amour prévenant de Dieu qui nous a aimés le premier » (Deus Caritas Est, 18).*

*« Un phénomène important de notre temps est l'apparition et l'expansion de diverses formes de bénévolat, qui prennent en charge une multiplicité de services. Je voudrais ici adresser une parole de reconnaissance et de remerciement à tous ceux qui participent d'une manière ou d'une autre, à de telles activités. Le développement d'un pareil engagement représente pour les jeunes une école de vie qui éduque à la solidarité, à la disponibilité, en vue de donner non pas simplement quelque chose, mais de se donner soi-même. À l'anti-culture de la mort, qui s'exprime par exemple dans la drogue, s'oppose ainsi l'amour qui ne se recherche pas lui-même mais qui, précisément en étant disponible à « se perdre » pour l'autre g. Le 17, 33 et passim) se révèle comme culture de la vie » (Deus Caritas Est, 30b).*

*« Selon le modèle donné par la parabole du bon Samaritain, la charité chrétienne est avant tout simplement la réponse à ce qui, dans une situation déterminée, constitue la nécessité immédiate : les personnes qui ont faim doivent être rassasiées, celles qui sont sans vêtements doivent être vêtues, celles qui sont en prison doivent être visitées, etc. Les organisations caritatives de l'Église, à commencer par les Caritas (diocésaines, nationales, internationales), doivent faire tout leur possible pour que soient mis à disposition les moyens nécessaires, et surtout les hommes et les*

femmes, pour assumer de telles tâches » (Deus Caritas Est, 31 a)

« L'ouverture intérieure à la dimension catholique de l'Église ne pourra pas ne pas disposer le collaborateur à vivre en harmonie avec les autres organisations pour répondre aux différentes formes de besoin ; cela devra cependant se réaliser dans le respect du profil spécifique du service demandé par le Christ à ses disciples. Dans son hymne à la charité (cf. 1 Co 13) saint Paul nous enseigne que la charité est toujours plus qu'une simple activité: « j'aurai beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurai beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne sert à rien » (y. 3). Cet hymne doit être la Magna Carta de l'ensemble du service ecclésial. En elles sont résumées toutes les réflexions qu'au long de cette Encyclique j'ai développées sur l'amour. L'action concrète demeure insuffisante si, en elle, l'amour pour l'homme n'est pas perceptible, un amour qui se nourrit de la rencontre avec Christ. La participation profonde et personnelle aux besoins et aux souffrances d'autrui devient ainsi une façon de Associer donner non seulement quelque chose de moi, mais moi-même, je dois être présent dans le don en tant que personne » (Deus Caritas Est. 34).

Nos aspirants devraient avoir une formation spirituelle non seulement par une connaissance acquise par la catéchisation mais ils devraient aussi avoir travaillé au moins trois ans dans les organisations caritatives de l'Ordre ou dans le Corps des ambulanciers s'ils veulent continuer comme membres de l'Ordre.

À mon avis, la parabole de la guérison du paralytique me semble plus importante que celle du « bon Samaritain » : « ... et faisant une ouverture ils descendent le brancard sur lequel le paralytique était couché. Voyant leur foi, Jésus dit au paralytique : Mon fils, tes péchés sont pardonnés ... Lève-toi, prends ton brancard et va dans ta maison » (Mc 2 :4-11).

Il n'y a pas que la seule foi du malade qui a incité Jésus à lui pardonner ses péchés et à le guérir de sa maladie : la foi de ceux qui le portaient, les brancardiers, notre foi, est salutaire à nos Seigneurs les Malades La formation et l'entraînement de nos bénévoles doivent inclure la foi et, parfois, la capacité de trouver des solutions non orthodoxes.

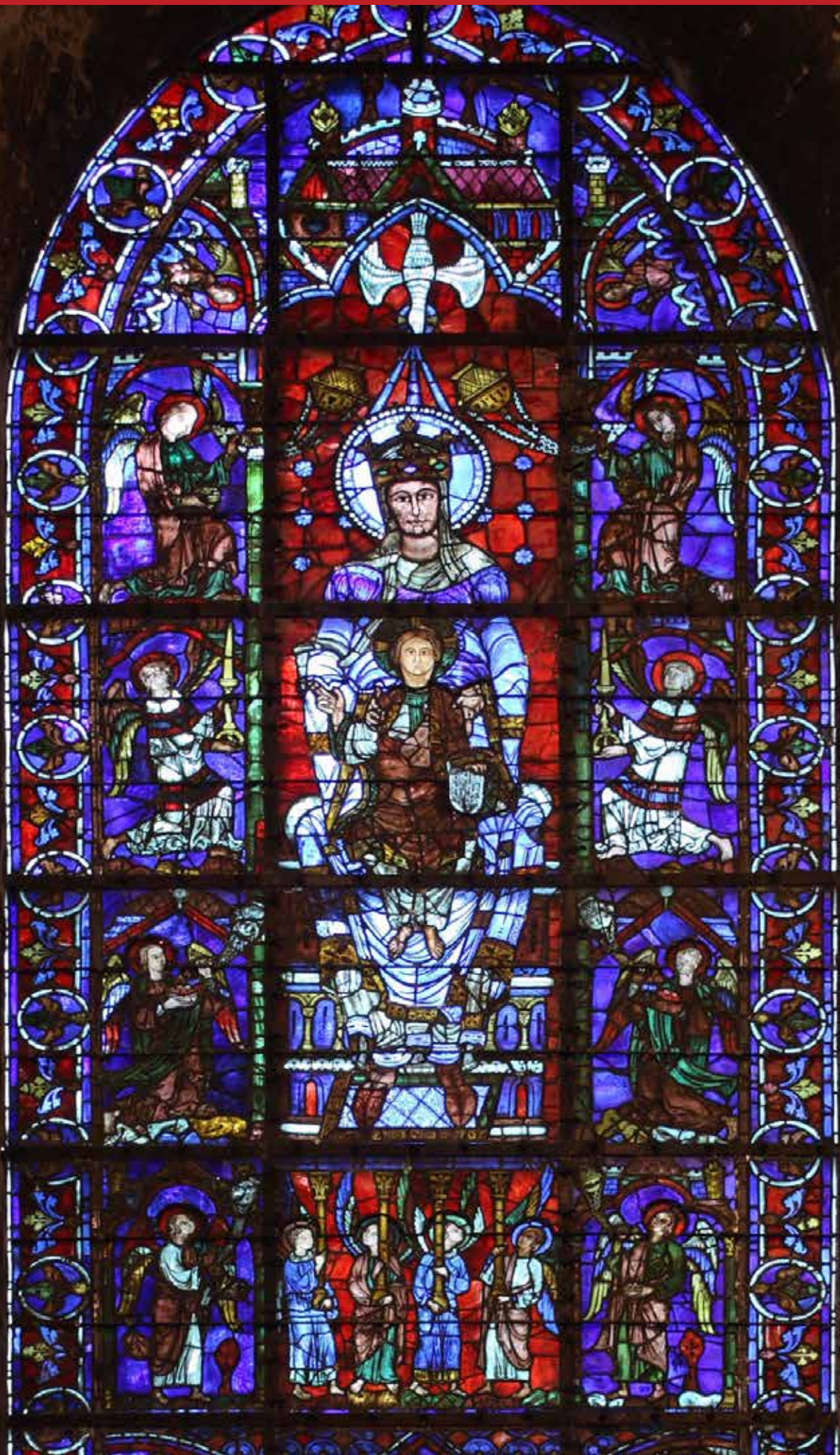
Certaines activités exigent des soignants formés

professionnellement, ce qui ne peut se faire pour tout le monde ; certaines tâches peuvent aussi être accomplies par nos bénévoles (pourvu qu'ils aient reçu une solide formation de base), et certaines formes d'assistance, comme la préparation de repas peuvent être exécutées par tout le monde. Le service devrait se faire sur une base régulière, pas seulement une fois l'an à Lourdes. Les bénévoles dans les organisations d'assistance, comme aussi les membres de l'Ordre, devraient être formés en fonction des possibilités et des besoins d'organisations de l'Ordre sur une base spécifiquement territoriale. Une connaissance élémentaire du maniement des personnes handicapées est aussi importante que la dévotion telle que décrite dans Deus Caritas Est et les Saints Évangiles (voir plus haut). De la même façon que nos compétences physiques devraient être formées, notre foi et nos aptitudes spirituelles ont aussi besoin de beaucoup de soins afin que nous puissions être en mesure d'accomplir nos devoirs envers Nos Seigneurs les Malades, tout en défendant notre foi.

Les coûts croissants pour administrer les maisons de santé incitent les opérateurs à réduire le personnel salarié (dans les maisons de santé en Autriche il y a une grille horaire qui prévoit 72 minutes par jour par personne requérant tous les soins), mais prendre soin de notre prochain invalide signifie plus qu'une nourriture adéquate et un environnement physique propre et douillet. Nous devons offrir une chaleur affective nous devons démontrer que nos prochains désavantagés ne sont pas un fardeau, un cas, ou un simple numéro dans les statistiques, mais qu'ils sont nos frères et sœurs, Nos Seigneurs les Malades. La formation et la stimulation de nos bénévoles et des membres de l'Ordre doivent être orientés vers ce but sans en dévier.

En conclusion, je veux citer Albertus Magnus (1200-1280), archevêque de Cologne : « La personne qui aide son prochain dans ses souffrances, qu'elles soient mentales ou physiques, cette personne a accompli plus que quelqu'un qui a construit une cathédrale en or pur à chaque borne de Cologne à Rome, ses mérites seront chantés et publiés jusqu'au dernier jour parce que le Fils de Dieu dit: Je n'ai pas subi la mort à cause d'une cathédrale, et non plus pour le chant et la proclamation, mais pour l'homme. »

Gottfried von Kühnelt-Leddihn  
Chevalier de Justice



## LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire. Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leurs souvenirs et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification. Dans ces quelques pages, nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église dans le courant du mois. Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ». Le Missel de l'Ordre de Malte indique: « Depuis son origine l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



### BIENHEUREUX CLEMENS AUGUST, CARDINAL VON GALEN MEMORIAL 22 MARS



Bienheureux Clemens August, cardinal von Galen, membre de l'Ordre souverain militaire hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte. Clemens August, comte von Galen, est né en 1878 à Oldenburg-Allemagne, onzième de treize enfants dans une famille profondément religieuse.

Il a été ordonné prêtre en 1904 et a exercé ses activités pastorales à Münster et Berlin, où il a vécu les moments difficiles de la Première Guerre mondiale, la difficulté de l'après-guerre et une grande partie de la république de Weimar.

En 1929, il est rappelé à Münster et y est nommé évêque. Déjà dans sa première lettre pastorale de carême en 1934, il expose et critique l'idéologie néo-païenne du nazisme (nationaux-socialistes qui avaient pris le pouvoir).

Il fut l'un des évêques que le pape Pie XI appela en 1937 pour aider à préparer l'encyclique « Avec une brûlante inquiétude » contre la doctrine raciale des nazis.

En 1941, les autorités nazies conseillent à Hitler d'assassiner l'évêque Galen.

Craignant de s'attaquer à lui, ils enferment à sa place 37 prêtres dans les camps de concentration, où 10 d'entre eux périssent. Dans la période troublée de l'après-guerre, il insuffle du courage à de nombreuses personnes, et est surnommé « le lion de Münster ». En février 1946, le pape Pie XII l'élève au rang de cardinal pour sa résistance courageuse contre le nazisme. Il meurt le 22 mars 1946. Sa devise épiscopale était « Nec nec laudibus timore »: « Indifférent aux éloges, non affecté par la peur ». Bienheureux Clemens August, nous prions ton intercession que tous puissent trouver inspiration dans votre devise.

## PRIÈRE

Bienheureux Clemens August, nous te prions pour que nos vies soient inspirées par ta devise, pour que la peur ne pénètre jamais dans nos cœurs raffermis par la foi, et que nous soyons les humbles serviteurs de ta parole et de nos Seigneurs les pauvres et les malades. Nous te demandons de bien vouloir nous rendre indifférents aux éloges que ce monde peut nous adresser et nous détourner ce faisant de notre mission de service.

Nous te le demandons par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit, un seul Dieu pour les siècles des siècles. Amen.

# Quand le silence *se manifeste*



**MICHEL COOL**

***CONVERSION AU SILENCE***

*Itinéraire spirituel d'un journaliste*

*Un journaliste catholique, élevé dans un milieu modeste du Nord, avoue ce qui lui est arrivé dans l'ordre de la foi et de la rencontre illuminative de la présence divine. Ce qui le fait avancer, en toutes ses activités, c'est le rayonnement secret du silence divin dans sa vie. Depuis son expérience spirituelle de Scourmont en Belgique, l'évidence de la présence de Dieu dans sa vie le poursuit avec bonheur et lui donne un recul serein sur tout ce qui lui arrive et qui est tout sauf banal. On n'est plus ici dans la question du sens, mais dans celle de la présence bienveillante et constante de Dieu à l'homme. Un livre pour les actifs, les survoltés, les déboussolés spirituels, qui se fuient ou fuient Celui qui ne cesse de les accompagner et veut les rencontrer en leur intimité.*

*Michel Cool, né en 1956, est journaliste de presse écrite, radio et télévisée. Il est actuellement rédacteur en chef de l'hebdomadaire « La Vie » et chroniqueur littéraire du « Jour du Seigneur » sur France 2. Il a collaboré pendant plusieurs années à France Culture. Il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont « Pour un capitalisme au service de l'homme » (Albin Michel, 2009) et « Messagers du silence » (Albin Michel, 2008).*



# 1982. Un soir à Nazareth

Voilà quel était mon état d'esprit jusqu'au jour où le silence de la joie fit irruption dans ma vie trépidante de journaliste. Il s'invita au cours d'une longue promenade que je fis la veille de Noël dans une rue de Nazareth, en Galilée. C'était la première fois que j'allais en Terre sainte. J'avais vingt-six ans et portais encore une carte de journaliste stagiaire. J'étais parti seul, pendant deux semaines, effectuer un reportage en Israël. Mon journal m'avait demandé de raconter comment les chrétiens arabes de l'État juif allaient fêter Noël alors que la guerre entre Israël et le Liban faisait rage près de chez eux. En outre, d'odieus massacres avaient été perpétrés dans des camps de réfugiés palestiniens près de Beyrouth quelques mois plus tôt. Les atrocités de « Sabra et Chatila ont mis la lumière de Noël sous le boisseau, constatais-je dans mon article de La Vie à Nazareth, la municipalité communiste a supprimé la réception qu'elle offrait chaque année pour les anciens et les jeunes. Les rues, les boutiques sont d'une sobriété déconcertante. Le cœur n'y est vraiment pas. Et les pèlerins sont plutôt rares. On annonce douze pour cent de visiteurs en moins à Bethléem, la nuit de Noël. "C'est à cause de la guerre au Liban", disent, dépités, les boutiquiers. Voilà donc pourquoi les rues de Nazareth sont vides d'animation. Les vingt mille chrétiens sont retranchés dans leur maison, devant la télévision. Noël en Galilée se célèbre plus que les autres fois, à l'intérieur de chez soi, et à l'intérieur de soi. » Pour l'anecdote, j'avais dû dicter par téléphone mon long article à une secrétaire de ma rédaction à Paris. Dans les années quatre-vingt, internet n'existait pas encore ! Je me souviens qu'en raison des vacances de Noël, le bouclage du journal avait été avancé. Elle avait donc dû se lever aux aurores pour recueillir mes propos et les taper à la machine. Autres temps technologiques, autres mœurs professionnelles... à jamais révolues !

Mon reportage était lourd des sentiments d'accablement et de colère exprimés par les populations arabes de nationalité israélienne. Elles souffraient de leur surveillance quotidienne par des soldats de Tsahal postés à chaque coin de rue. Elles s'indignaient de leur mise à l'écart des emplois dans l'armée ou dans la fonction publique : pour mes interlocuteurs, ces mesures discriminatoires conféraient aux Arabes d'Israël un statut non écrit « d'immigrés de l'intérieur », voire de « citoyens de seconde zone ». Les Arabes chrétiens souffraient aussi des divisions entre leurs différentes Églises de rites orientaux, héritières des temps apostoliques. Mais ils souffraient plus encore de l'exode inexorable de leur jeunesse. Leur fuite rendait exsangues leur communauté et leur terre. « Disparaître, être anéantis, c'est la hantise de beaucoup de chrétiens en Galilée », signalais-je déjà à cette époque où les chrétiens représentaient encore la moitié de la population de Nazareth. Le curé de la paroisse maronite, le père Youssef, m'avait fait part de son pressentiment : « Je crains que dans dix ans, cette rue où j'habite, qui était chrétienne,

ne devienne complètement musulmane. » Les faits lui ont donné raison. Mais ce soir-là, son cœur était quand même en fête : sa paroisse était la seule de la ville à célébrer la messe de la Nativité à minuit selon la tradition. Elle était en effet retransmise en direct sur les ondes de RTL. L'hebdomadaire La Vie était partenaire de cet événement radiophonique conçu pour sensibiliser le public français au sort tragique des Arabes chrétiens du Moyen-Orient. Je fis, à cette occasion, la sympathique rencontre de Max Meynier, l'animateur emblématique de l'émission alors la plus populaire de la première radio de France, *Les routiers sont sympas*.

« Avant d'aller à la messe de Minuit, dans la petite église maronite, racontais-je à mes lecteurs, j'ai retrouvé Gازه, un jeune musulman désœuvré, rencontré la veille à la terrasse d'un café qui borde l'avenue Paul VI à Nazareth. Il m'a emmené déguster des poissons du lac de Tibériade. Pendant le repas, il m'a expliqué : "Je suis musulman. Mais les chrétiens et nous avons le même Dieu. Je suis heureux de voir les chrétiens célébrer Noël et Nazareth en fête. Mais cette année, je ne sens pas la joie des années précédentes. Tu vois, ce qui nous réunit, eux et nous, en plus de Dieu, c'est notre arabilité, notre refus de la violence, notre volonté de vivre en paix, ici chez nous, en Galilée." Une patrouille de police est passée devant nous. Alors, Gازه s'est tu. "Salam", Gازه ! »

J'avais tenu à faire exister dans mon article ce personnage qui ne représentait rien sinon lui-même. Pourquoi ? Presque trente ans après, je me souviens encore comme si c'était hier des circonstances précises de notre rencontre.

J'avais longuement marché sur cette longue avenue qui mène à la basilique catholique latine de l'Annonciation. Les trottoirs étaient tristement déserts. Je n'y avais aperçu que des militaires israéliens en treillis et un car de police prenant position près du puits où, dit-on, Marie, la mère de Jésus, allait chercher son eau. Des hommes en armes se tenaient en faction devant les églises. Pour y entrer, il fallait montrer un laissez-passer délivré par les paroisses. Je me lamentais en moi-même sous l'emprise de cette ambiance tragique qui ankylosait mon corps et mon esprit. « Quel triste Noël » placé sous surveillance pour mon premier séjour au pays de Jésus !, pensais-je en errant solitaire, en cette nuit tombante mouchetée d'étoiles et des lumières en provenance des constructions juives sur les collines qui entouraient Nazareth. J'avais rêvé depuis si longtemps de visiter la « Terre promise » ! Enfant, j'avais dévoré des yeux les reportages-photos publiés par Paris Match lors du voyage historique du pape Paul VI en Terre sainte en 1964. A la maison, nous avions précieusement conservé ces numéros spéciaux. Je m'empressais de les feuilleter avec sœur Tarcisius quand elle passait chez nous. Cette « sœur piqûre » était pour moi la meilleure experte en religion qui existait ! Elle portait le nom d'un jeune martyr de l'Antiquité chrétienne qui avait été lapidé à

mort par les païens, alors qu'il portait la communion à des chrétiens emprisonnés. Cette histoire m'impressionnait d'autant que Tarcisius était le saint patron des enfants de chœur dont j'étais un timide exemplaire. Aussi le souvenir de cette religieuse artésienne au nom héroïque demeure étrangement lié, dans mon esprit, à cette Terre sainte où elle n'aura, à ma connaissance, jamais mis les pieds !

Mais revenons à mon reportage à Nazareth. J'étais ainsi perdu dans mes pensées quand mon regard buta sur l'enseigne d'un cinéma programmant des films érotiques et de série B. Témoin de ma surprise, un jeune homme sortit sa tête du guichet de la billetterie et m'invita à m'approcher en bredouillant des mots en anglais. Après de brèves présentations, il me proposa d'aller boire avec lui un Coca-Cola dans un bar voisin guère plus reluisant que son officine. J'hésitai, puis songeant aux longues heures de vacuité qui m'attendaient dans cette ville abattue comme par un couvre-feu, je me décidai à le suivre. Gازه, c'était lui, m'expliqua qu'il tenait la caisse de cette salle obscure à la façade obscène. Ce travail intermittent lui permettait de gagner son pain journalier. D'alternative, il n'y avait point, m'assura-t-il, hormis le chômage dont l'endémie touchait un grand nombre de jeunes Arabes de son âge, chrétiens ou musulmans. L'alcoolisme et la contrebande faisaient des ravages parmi cette jeunesse pauvre condamnée à s'exiler ou à survivre à la petite semaine. Gازه me raconta que l'une de ses distractions favorites consistait à faire le guet devant les églises à la sortie des messes. Pourquoi ? lui demandai-je : « Il y a toujours de jolies touristes à inviter pour aller danser ! » me répondit-il l'œil taquin. Les minutes s'écoulaient et je prenais goût à ce temps de partage avec cet inconnu qui m'égayait le cœur en m'ouvrant le sien avec une confiance bouleversante. Pensant à la veillée de Noël du lendemain que je passerais seul, pour la première fois de ma vie, loin de ma famille et de mon pays, je me surpris moi-même en l'invitant à dîner avec moi avant la messe de Minuit. Il accepta tout de suite et m'informa qu'il s'occupait de m'emmener dans un restaurant où je dégusterai le meilleur plat de saint-pierre de la ville. Ce poisson est le plus recherché par les pêcheurs du lac de Tibériade sur les rives duquel, il y a deux mille ans, Jésus avait « pêché » ses premiers disciples ! Cette mer préservée à l'intérieur des terres, d'une longueur de 23 kilomètres et d'une largeur de 5 kilomètres, est aussi appelée « lac de Génésareth » dans les évangiles : site grandiose, il fut le paysage témoin de nombreux miracles du Christ.

Ce reliquaire grandeur nature du passage terrestre du Fils de Dieu n'est distant que d'une trentaine de kilomètres de Nazareth où je vécus la veillée de Noël la plus inoubliable de mon existence : en compagnie d'un jeune Arabe musulman sous les néons criards d'une salle à manger clairsemée et aux murs lépreux. Je ne devais plus jamais revoir mon invité. Le souvenir du visage de Gازه s'est estompé avec le temps. Mais son irruption au milieu de ma promenade a laissé une trace de joie indélébile dans ma mémoire. Gازه est devenu pour moi l'icône du surgissement de l'inattendu et de la nouveauté dans la vie : l'inattendu de passer la fête de Noël avec une personne extérieure à ma culture et à ma religion; la nouveauté de me laisser dérouter par un étranger, un inconnu. En lisant les évangiles de l'enfance de Jésus, où la terre et le ciel, le naturel et le surnaturel, le réel et l'irréel se mélangent

à chaque page, comme pour mieux nous aventurer dans le mystère inouï de l'incarnation du Fils de Dieu, je suis tombé sur un passage qui allait m'ouvrir les yeux sur le sens caché de ma rencontre imprévue et improvisée avec Gازه.

La scène de la Visitation, au début du Nouveau Testament, relate la rencontre entre Marie et sa cousine Élisabeth. Voici deux femmes en attente d'un enfant (Luc 1, 39-45) : la première, la plus jeune, s'est mise en route pour aller rendre service à sa cousine tombée mystérieusement enceinte de Jean-Baptiste. La seconde, d'un âge déjà bien avancé, reconnaît aussitôt en Marie la mère du Seigneur. Aussi l'accueille-t-elle par cette louange : « Bénie es-tu entre les femmes, et béni le fruit de ton sein ! » Cet épisode fait partie des mystères joyeux de la prière du Rosaire. En effet, cette scène de la Visitation exalte la joie manifestée par ces deux femmes qui ont cru sans réserve aux promesses de vie, incroyables pour la raison humaine, que Dieu avait faites à chacune d'elles. La joie de la rencontre est l'étalon éclatant de leur foi en cette inimaginable promesse d'avenir. Marie et Élisabeth sont allées l'une au-devant de l'autre, malgré les qu'en-dira-t-on suscités autour d'elles par ces présences miraculeuses dans leurs ventres ; elles se sont allègrement jetées dans les bras l'une de l'autre malgré leur soumission au mystère et leur peur de l'inconnu. La Visitation fait l'éloge de la rencontre vécue absolument dans la confiance, la gratuité et la réciprocité. « La rencontre permet à chacun de mieux comprendre son propre mystère, écrit l'historien et théologien Paul Christophe dans une méditation du mystère de Noël. Les apôtres ne sont pas ceux qui savent et qui vont porter la foi à d'autres. Les apôtres sont ceux qui cherchent et qui se risquent dans la rencontre des autres, y compris des autres croyants. » Un journaliste est-il comparable à cet apôtre de l'altérité et du dialogue ? Ma rencontre de Nazareth, avec Gازه, m'a convaincu que j'exerçais un métier d'abord fondé sur la relation humaine. Ma joie de journaliste est profonde quand je rencontre des personnes et qu'à travers elles, je visite des mondes, je découvre des cultures, j'explore des paysages nouveaux. Ma joie est féconde aussi quand je suis visité en retour par des visages inconnus, par des questions nouvelles, par des manières de voir et de croire venues d'ailleurs. Cette réciprocité dans la rencontre est indispensable à ma compréhension du monde comme à mon acceptation de tous les mystères qui l'entourent et dont, je crois, nous ne viendrons jamais humainement à bout.

Grâce à la tendresse de son regard chrétien, à la douceur de son style et de ses mots, la sœur dominicaine et théologienne moraliste Véronique Margron est une guide spirituelle de première main pour qui chemine, comme moi, sur les voies d'un silence d'ouverture et de partage. Dans un livre méditatif sur la prière du Rosaire, elle rappelle que l'étymologie latine du verbe visiter, « visitare », dérive du verbe « voir ». Autrement dit, la visitation, le voyage, serait une invitation à développer notre sagacité à voir, à rencontrer, à contempler des visages et des rivages nouveaux. « Voyager ne demande pas de traverser le monde, explique-t-elle. Mais bien d'ouvrir sa vie, son âme, son esprit. Voyager est une attitude de vie... Le voyage est dans la couleur des yeux quand ils s'éclairent. » A Nazareth, le bleu de mes yeux s'est éclairé en acceptant d'être scruté par le regard brun d'un étranger. Il m'a ainsi,

à mon insu, donné de la joie, gratuitement, sans demander son reste. Un journaliste qui ne vit pas cette expérience formatrice d'être regardé avant de regarder passe, je crois, à côté d'une aventure humaine et spirituelle décisive. Car pour voyager en profondeur en terre inconnue, il faut aussi accepter de se laisser observer par l'autre qui nous accueille et nous regarde. Lui aussi, il veut découvrir, arpenter les mondes que nous transportons en nous et avec nous. Les silences qui scandent les rencontres aident à voyager en douceur de l'un à l'autre. Mon repas avec Gazeh fut ainsi ponctué d'intermèdes silencieux qui facilitèrent des rapprochements magnifiques entre nous. Pour moi chrétien, ces suspensions de parole aident le miracle de Noël à s'accomplir d'âge en âge : « Un enfant respire en nous, écrit Véronique Margron. Ses traits sont la paix, l'abandon, le désir de la joie offerte. Son cœur bat par notre cœur. » Ce petit enfant qui sommeillait en moi, je sais qu'il s'est réveillé en cette nuit étoilée de Galilée en mangeant des filets de saint-pierre avec un jeune Palestinien musulman sous les néons criards d'une gargote sans attrait de Nazareth.

Le journalisme que j'aime, celui que je m'efforce de pratiquer malgré les facilités offertes maintenant par les nouvelles technologies de communication et d'information, privilégie ce goût de Noël, ce goût d'enfance retrouvée qui donne sens à la rencontre incarnée de l'autre. A contre-courant peut-être des vents dominants qui soufflent sur ma profession et l'accablent de stress, de vacarme et d'écume éphémère, je rame et je me bats chaque jour, avec les moyens du bord, pour ne pas être dispensé du miracle de Noël qui transforme toute rencontre en un moment unique et merveilleux. Le souvenir de Gazeh, malgré la perte irrémédiable des traits de sa physionomie, me sert de bouée de sauvetage quand le flux de l'activisme et la pression des hommes et des événements, exacerbés par l'emballement de la mécanique médiatique, menacent de m'engloutir dans leurs tourbillons funestes. La joie intime que me procure aujourd'hui encore ce souvenir sans visage m'encourage à résister à la tentation de me renier et à demeurer fidèle à ma vocation de journaliste de la rencontre et de la relation humaine ; vocation qui s'est révélée sous un clair de lune en Galilée. La nuit n'est-elle pas le sanctuaire naturel où se tissent les amitiés les plus saintes ? N'est-ce pas de nuit que Nicodème chercha à rencontrer Jésus ? N'est-ce pas de nuit que le Christ reçut sa visite et lui déclara son amitié en lui faisant entrevoir le chemin du Royaume ? « Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va » (Jean 3, 8).

L'avenue de Nazareth, où j'ai rencontré Gazeh, se nomme Paul VI en souvenir du voyage exceptionnel qu'effectua ce pape en Terre sainte en 1964. Il fut le premier dans l'histoire de la papauté à visiter en pèlerin les Lieux saints où vécut et mourut le Christ. À Nazareth, où selon les Écritures résida la Sainte Famille, le pape se montra très inspiré dans l'homélie qu'il prononça le 5 janvier dans la basilique de l'Annonciation : elle est construite, dit-on, sur le site évangélique où Marie aurait été visitée par l'archange Gabriel lui annonçant la nouvelle inouïe de sa maternité divine. Voici ce que Paul VI déclara : « Nous ne partirons pas sans avoir recueilli à la hâte, et comme à la dérobée, quelques brèves leçons de Nazareth. Une leçon de silence d'abord. Que renaisse en nous l'estime

du silence, cette admirable et indispensable condition de l'esprit, en nous qui sommes assaillis par tant de clameurs, de fracas et de cris dans notre vie moderne, bruyante et hypersensibilisée. Ô silence de Nazareth, enseigne-nous le recueillement, l'intériorité, la disposition à écouter les bonnes inspirations et les paroles des vrais maîtres ; enseigne-nous le besoin et la valeur des préparations, de l'étude, de la méditation, de la vie personnelle et intérieure, de la prière que Dieu seul voit dans le secret. » Je relis souvent cette recommandation, cette invocation au silence de Nazareth faite par le pape de mon enfance. Il est aujourd'hui oublié, presque écrasé entre les popularités envahissantes de son prédécesseur Jean XXIII et de son successeur Jean-Paul II, qui ont tous deux été proclamés bienheureux. Un jour, j'espère, on lui redonnera sa place juste et méritée dans notre histoire : celle d'un grand pape réformateur de l'Église catholique latine, dont l'œuvre est comparable à celles de Grégoire VIII et Pie V. Soucieux à la fois d'adaptation et de continuité, Paul VI conduisit la barque de saint Pierre et le concile Vatican II à bon port malgré de violentes et douloureuses tempêtes. « L'art d'aimer se transforme souvent en art de souffrir », confiait-il. Jean-Baptiste Montini fut un brillant intellectuel et un valeureux témoin spirituel qui préconisa un dialogue fraternel et exigeant de la foi chrétienne avec la modernité. Ce fils de journaliste, qui avait pensé à embrasser dans sa jeunesse la vie monastique bénédictine, avait confié à des moniales un précepte que j'essaie d'appliquer modestement dans ma façon de vivre et de travailler : « Dans votre vie, leur conseillait-il, tout doit être limpide, sincère, simple et beau, au point de constituer une sorte de secret. Votre vie doit recevoir son style du silence, du recueillement, et plus encore du mystère de la grâce. » Mon métier de journaliste doit aussi pouvoir recevoir son style du silence, du recueillement et de la grâce. C'est pourquoi j'ai toujours soif de me ménager des plages silencieuses dans ma journée trépidante et fébrile, pour sauver en moi ce goût de Noël qui fait ma joie d'être avant tout un homme de relation. Cette présence en moi du silence de Nazareth est, peut-être, le secret de ma joie et la source de mon enthousiasme.

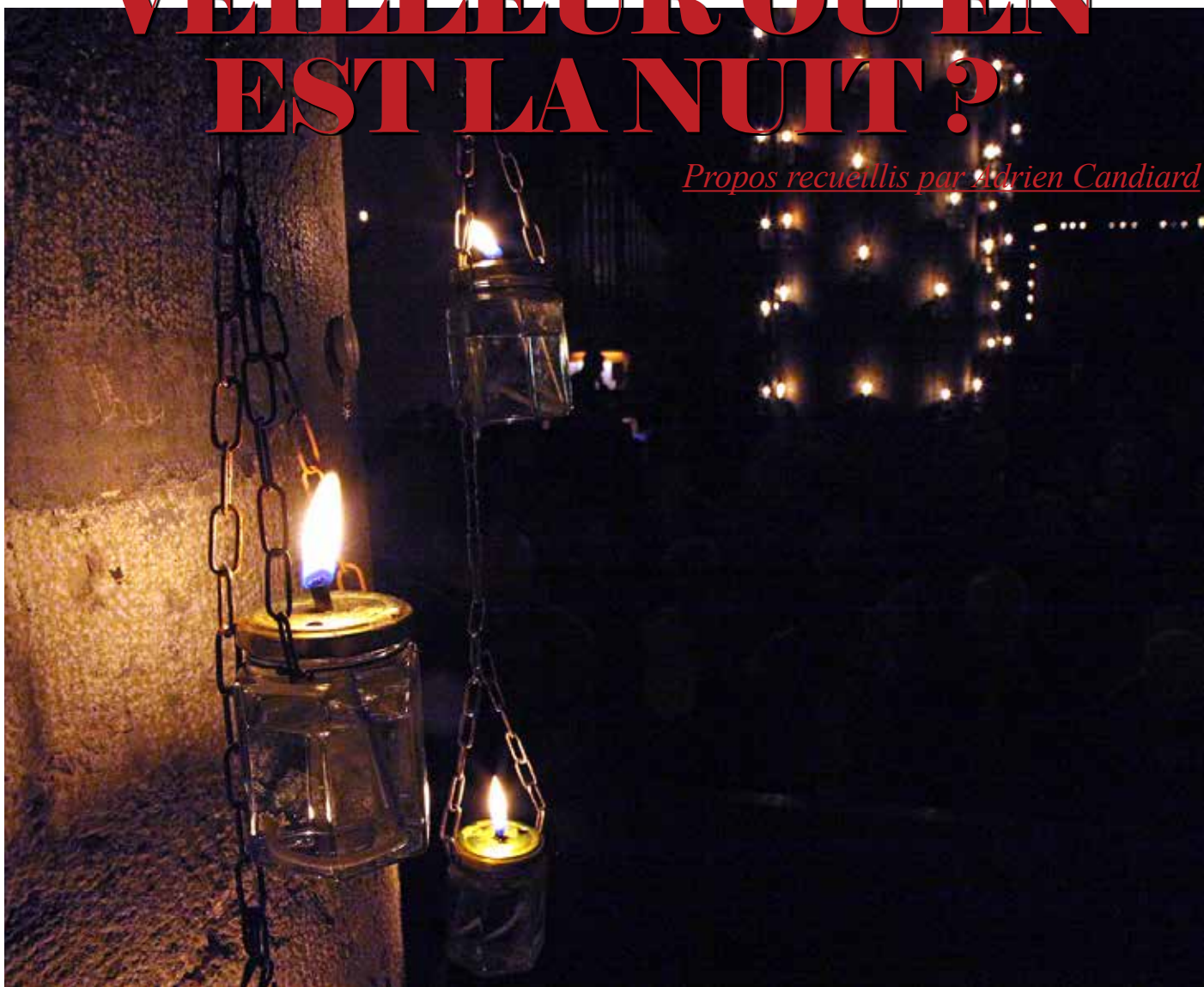
**à suivre...**

*Tiré de « Conversion au silence, Itinéraire spirituel d'un journaliste »*



# VEILLEUR OÙ EN EST LA NUIT ?

*Propos recueillis par Adrien Candiard*



*Les chrétiens sont-ils le dernier espoir d'un monde qui a perdu toute espérance ?*

*Oui, espérer est leur profession de foi depuis deux mille ans.*

*Non, eux-mêmes sont désespérés en ce début de troisième millénaire.*

*Et si espérer, c'était d'abord renoncer à tous les faux espoirs ? Refuser d'idéaliser le passé. Refuser de sublimer l'avenir. Dire non au fantasme de la restauration glorieuse et non à l'illusion de l'exaltation apocalyptique.*

*L'espérance des chrétiens n'a qu'une chose à offrir : la vie éternelle.*

*Une vie qui ne commence pas après la mort.*

*Une vie qui débute maintenant.*

*Une autre manière de vivre, de vivre sa mort, de mourir sa vie.*

*Jamais, sans doute, renaître n'a été aussi simple, clair, aisé qu'avec les extraits de ce livre, « Veilleur où en est la nuit ? ».*

*Né en 1982, le frère Adrien Candiard est dominicain et vit au couvent du Caire (Égypte).*

*Il est notamment l'auteur du spectacle "Pierre et Mohammed"*

*et de "En finir avec la tolérance ?" (2014).*

# *Espérance et faux espoirs*

Voilà pour le malaise général. Mais il y a aussi un malaise spécifique, celui des chrétiens. Alors que l'espérance est, avons-nous appris, une vertu, et même une vertu théologique, une vertu de premier ordre, de premier rang, de première qualité, une vertu qui a mérité un magnifique poème de Charles Péguy, nous, chrétiens, nous ne parlons jamais d'espérance. « Soyez toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en vous », nous demande l'apôtre Pierre (1 P 3, 15). Mais pour donner de l'espoir au monde, il faudrait en avoir en stock. Or souvent notre foi, loin de renforcer notre espérance, la fragilise encore davantage.

Car la foi, dans nos contrées, se porte mal. L'Église est en recul. Comme croyants, nous vivons davantage un chemin de croix qu'une marche triomphale. Certes, nous ne subissons pas en Europe de persécutions, et c'est heureux. De plus, il n'est pas rare de rencontrer une communauté chrétienne dynamique, un prêtre enthousiasmant, des chrétiens rayonnants. Mais il ne faut pas trop s'attarder sur les statistiques si l'on veut rester optimiste. Car les données objectives sont toutes au rouge. La plus spectaculaire, aux conséquences pratiques très lourdes dans certaines régions, est l'effondrement des vocations de prêtres: le nombre d'ordinations annuelles a baissé avec régularité depuis plus de cinquante ans, creusant tous les planchers où l'on prévoyait que le recul devrait nécessairement se stabiliser. En vingt ans, le nombre de prêtres a été divisé par deux, passant de 30 000 en 1995 à 15 000 en 2015. Le clergé est âgé et, dans certains diocèses, il devient une véritable espèce en voie de disparition, au point qu'il est parfois difficile de trouver une messe près de chez soi, sans parler de pouvoir espérer se confesser; bénéficier d'un accompagnement spirituel régulier relève alors de la science-fiction. Dans un grand nombre de régions françaises, les funérailles sont systématiquement présidées par des laïcs, d'ailleurs souvent bien formés pour cela: une évolution peut-être légitime, éventuellement souhaitable, mais qui n'intervient ici que sous la pression de la rareté des prêtres et, dans ce contexte de contrainte, elle laisse à bien des personnes âgées, découvrant qu'elles n'auront pas les mêmes funérailles que leurs parents, un sentiment

crépusculaire. Le curé du village avait été une figure familière aux Français pendant des siècles; voilà qu'en une génération, un grand nombre de nos concitoyens ne connaît plus de prêtre, et n'en croise presque jamais.

D'autres reculs sont tout aussi impressionnants. La pratique religieuse dominicale, longtemps majoritaire, ne concerne plus que 5 % des Français. En cinq ans à peine, au cours des années 1990, le catéchisme des enfants, qui était jusque-là la règle, est devenu l'exception. Seul le baptême reste encore largement partagé, mais il ne faut pas trop poursuivre les courbes si l'on veut continuer à s'en réjouir: 32 % d'une classe d'âge est baptisée en 2013, contre 50 % en 2000. On se rassure à bon compte en remarquant que le nombre de baptêmes d'adultes croît, mais ces quelques milliers sont loin de compenser les bataillons d'enfants qui manquent à l'appel. D'ailleurs, toutes les enquêtes d'opinion montrent que les éléments du Credo chrétien (foi en Dieu, en Jésus, à la résurrection...) ont perdu toute espèce d'hégémonie parmi les croyances des Français: elles font désormais jeu égal avec des doctrines qui lui sont radicalement étrangères, comme la réincarnation. Tous les éléments qui permettaient de décrire la France comme un pays de foi chrétienne se sont érodés, et l'on comprend que devant de tels chiffres, les chrétiens soient gagnés par la mélancolie.

Il n'est pas moins désagréable de voir le christianisme quitter à grande vitesse la culture commune, qu'il a tant contribué à façonner et où il a si longtemps joué les premiers rôles. Il y a déjà plusieurs décennies qu'une page de Blaise Pascal est incompréhensible pour la plupart des lycéens. Plus récemment, au cours des vingt dernières années, les Mardis gras déguisés dans les écoles ont laissé place à d'inoffensives « fêtes du printemps », après que les vacances d'hiver ont remplacé les vacances de Noël.

Quant à Noël lui-même, la fête ne disparaît pas, mais elle connaît une sécularisation accélérée: non seulement parce que beaucoup de ceux qui la célèbrent n'accordent que peu d'importance à sa signification religieuse, mais encore parce que les codes culturels de la fête perdent leur lien avec son origine chrétienne. L'école n'envisage

plus de pouvoir transmettre les chants de Noël anciens de la tradition française, les *Joseph est bien marié* ou *De bon matin j'ai rencontré le train*, et doit leur préférer des compositions souvent un peu niaises autour du Père Noël : la qualité musicale y perd, mais ce qui est en jeu, c'est bien plutôt la disparition fulgurante, dans la culture commune, de tous ses pans qui manifestent son héritage chrétien. Là encore, on comprend que cela ait sur les chrétiens un effet dépressif. Ils font ce qu'ils peuvent pour résister, comme on l'a vu récemment lors de la polémique ouverte quand l'Association des Maires de France a publié, en novembre 2015, un vade-mecum de « bonne conduite laïque » estimant que l'éventuelle présence de crèches de Noël dans les mairies était incompatible avec la laïcité. Des chrétiens se mobilisent pour que ce symbole de l'importance passée de leur foi dans la culture française ne disparaisse pas de l'espace public, mais le combat est évidemment perdu d'avance : à partir du moment où la question se pose, c'est qu'elle est déjà réglée. Les crèches ne sont plus cet objet culturel consensuel, réunissant sans polémique, dans un « esprit de Noël » pacifié et joyeux, croyants et non-croyants. Les mairies qui le souhaitent n'afficheront plus que des crèches militantes, des crèches d'affirmation de l'héritage chrétien, précisément parce que cet héritage a déserté le champ commun. On peut naturellement le regretter, mais aucune mobilisation n'y pourra rien changer : au contraire, ces mobilisations participent du mouvement même qu'elles dénoncent, en soulignant que ce qui fut la culture de tous est devenu la bannière d'un camp.

Le chrétien assiste impuissant à la chute, l'un après l'autre, de tous les bastions qu'occupait sa foi dans la société française. Récemment encore, il a vu avec douleur les contours du mariage civil s'éloigner encore davantage des canons du mariage chrétien. Au-delà des arguments échangés sur le fond, sur un sujet complexe et méritant certainement discussion, je soupçonne que les débats relatifs au Mariage pour tous ont été exaspérés, chez les catholiques, par le sentiment de l'urgence de devoir résister à un déclin inexorable de l'influence chrétienne dans la société française. Les débats sur la fin de vie dessinent la perspective, à ce jour incertaine, d'un bouleversement bien plus fondamental encore. Les guerres de position sont toujours épuisantes, mais quand chaque position défendue avec acharnement est de plus systématiquement perdue, le moral des combattants ne peut rester très bon.

D'autant que ce reflux général s'accompagne d'une autre angoisse, celle de la concurrence. La perte

d'influence de la foi chrétienne se double d'un retour spectaculaire des questions religieuses sur le devant de la scène. Un retour qui se traduit par quelques sujets du journal de 20 heures consacrés aux Journées mondiales de la jeunesse, par exemple, mais qui s'exprime essentiellement par une attention portée à l'islam, devenu la deuxième religion de France en nombre de fidèles, et assurément la première pour sa surface médiatique. La multiplication des reportages et prises de position relatifs à l'islam, portée par une actualité nourrie, répand le sentiment qu'« il n'y en a plus que pour les musulmans » - sentiment qui ne prend guère en compte le fait que cette présence constante des questions liées à l'islam dans l'espace public est très largement négative. La crainte de voir l'islam, force spirituelle apparemment plus dynamique (bien qu'on manque d'études sérieuses sur les mouvements de conversion, que ce soit du christianisme à l'islam ou de l'islam au christianisme), hante bien des esprits. On s'était habitué à perdre du terrain face à la sécularisation moderne; mais si c'est pour laisser le champ libre à l'islam, on est deux fois perdant. Après deux siècles de chamailleries plus ou moins violentes, plus ou moins folkloriques, avec l'Église catholique, la laïcité n'a plus d'autre défi que l'islam : les catholiques se trouvent un peu esseulés, surpris de ne plus pouvoir effrayer personne. Don Camillo n'intéresse plus Peppone, tout entier préoccupé par l'imam du village.

C'est sur le fond de cette crainte que chaque détail peut être transformé en polémique mobilisatrice. Il a suffi que le recteur de la mosquée de Paris évoque la possibilité, maladroite et inefficace, que des églises désaffectées soient transformées en mosquées, pour qu'en juillet 2015, le feu prenne à la savane. Une pétition intitulée « Touche pas à mon église », lancée par un écrivain certainement sincère mais médiatiquement promue par des personnalités qui, de fait, ne sont pas connues pour toucher très souvent à leur église, agitait ces angoisses profondes qu'on ne peut écarter d'un revers de la main. La menace est fantasmagorique : malgré la baisse de la pratique, il n'y a guère d'églises vides ou inutilisées en France, et les rares qui le sont se trouvent en général en zone rurale isolée, où les besoins en mosquées ne se font guère sentir. La rivalité entre chrétiens et musulmans pour le contrôle des lieux de culte n'existe pas. Mais la polémique n'en est que plus révélatrice des inquiétudes sous-jacentes.

*à suivre...*

Adrien Candiard

Extrait du « *Veilleur où en est la nuit ?* »



## 2019 : « Année Bernadette »

Le 11 février nous avons fêté Notre Dame de Lourdes et cette année cette fête fut particulière car nous sommes dans « l'année Bernadette ».

En effet, nous célébrons cette année le 175<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance de Bernadette Soubirous et le 140<sup>ème</sup> anniversaire de sa mort.

La petite Bernadette reçoit les confidences de la Vierge Marie au cours des apparitions à Lourdes en 1858. Elle fut proclamée Sainte pour la manière dont elle a répondu à la Vierge Marie et elle nous invite à la suivre sur ce chemin.

*Le thème pastoral des sanctuaires de Lourdes en cette année 2019 est*  
**« Heureux vous les pauvres ».**

Ces mots provoquants pourraient peut-être nous offusquer mais considérons la pauvreté comme source de richesses. La pauvreté nous fait peur car nous ne sommes pas capables de l'affronter tout seuls. Mais la pauvreté prend le visage de Bernadette et de Jésus lui-même, elle éclaire notre chemin, elle nous rapproche de nos frères et sœurs pèlerins d'humanité. De cette manière la pauvreté devient source de richesses.

Le pauvre parmi nous c'est le malade, celui qui vit dans la pauvreté matérielle mais aussi le plus petit que nous.

Que ce soit dans nos activités maltaises, notre pèlerinage à Lourdes ou d'autres activités sociales, nous assistons à la révolution de notre cœur. Ne sommes-nous pas souvent au service de « Nos Seigneurs les malades » ? Nous rentrons ainsi dans ce paradoxe entre bonheur et pauvreté.

Le père Cabes, recteur du Sanctuaire de Lourdes, nous invite à retrouver cette joie véritable :

*« c'est sous les haillons d'un mendiant ou sur le visage d'un enfant malade, que nous retrouvons la joie. Seule cette joie nous permet de nous engager pour servir ».*

Allons à la rencontre de la pauvreté cachée comme le handicap psychique, le sentiment de déclassement, l'isolement, le sentiment d'inutilité, le sentiment de gêner. Tous ces sentiments qui mènent au suicide.

Approchons celui qui est touché par la pauvreté engendrée par le Web, la dépendance à l'alcool, aux médicaments de tous genres, l'absence de Dieu qui conduit à la misère de l'inutilité par l'absence de repères.

Partageons notre vie avec toutes ces formes de pauvreté, elle nous convertira. En allant à la rencontre du pauvre vous suscitez autour d'eux une communauté, leur rendant, de cette manière, une existence, une identité, une dignité.

Rappelons-nous la petite Bernadette Soubirous, cette fille de chômeur, fille de prisonnier, jeune fille malade.

Rien n'entamera sa nature vive et spontanée car elle était aimée par ses parents. Suivons son exemple et donnons cet amour à notre prochain.

En conclusion : Il ne faut jamais rattacher son tablier.

Pour être heureux il faut être en harmonie avec soi-même et les autres.

Etre heureux c'est être libre. Le don de soi est toujours une source de joie. Ne l'oublions jamais !

*Lettre mensuelle de l'aumônerie  
de l'Association belge des Chevaliers de Malte  
Philippe Hermanns*







LOURDES  
2019

“Heureux  
vous les pauvres”

1879  
140 ANS  
DE LA MORT  
DE BERNADETTE



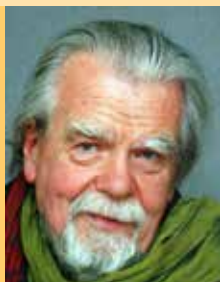
# LE PORTEMENT DE CROIX



*Simone Martini (1284-1344),*

*Le Portement de Croix, 1333, Paris, musée du Louvre*

*Ce regard du Christ vers sa mère me bouleverse. Le peuple qui l'avait accueilli avec liesse et rameaux par cette même porte de Jérusalem quelques jours plus tôt s'apprête aujourd'hui à le mettre à mort. On le tire avec violence par une corde, comme un animal. Un soldat bouscule Marie et veut la frapper d'un sceptre. La figure éplorée de Marie-Madeleine surgit de la foule, bras levés et bouche ouverte. Le supplice commence.*



*« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.*

*Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.*

*Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca,*

*Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...*

*J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.*

*Michael Lonsdale*

**L**es soldats conduisirent Jésus dans l'intérieur de la cour, c'est-à-dire, dans le prétoire, et ils rassemblèrent toute la cohorte.

Ils le revêtirent de pourpre, et posèrent sur sa tête une couronne d'épines, qu'ils avaient tressée.

Puis ils se mirent à le saluer, Salut, roi des Juifs!

Et ils lui frappaient la tête avec un roseau, crachaient sur lui, et, fléchissant les genoux, ils se prosternaient devant lui.

Après s'être ainsi moqués de lui, ils lui ôtèrent la pourpre, lui remirent ses vêtements, et l'emmenèrent pour le crucifier.

Ils forcèrent à porter la Croix de Jésus un passant qui revenait des champs, Simon de Cyrène, père d'Alexandre et de Rufus; et ils conduisirent Jésus au lieu nommé Golgotha, ce qui signifie lieu du crâne.

*Marc 15, 16-22*

# EXCUSE MA FRAGILITÉ



*Albrecht Altdorfer (1480-1538), Les adieux du Christ à sa mère, 1520, Londres, National Gallery.*

*Cette scène n'est pas dans les Évangiles, mais elle était souvent évoquée au Moyen Âge dans les représentations théâtrales, se situant à la veille de la Cène, soit le mercredi saint. Ici Altdorfer représente le Christ, revêtu d'une tunique rouge sang, accompagné de Pierre et Jean, prenant congé de sa mère anéantie de chagrin car elle sait ce qui va advenir.*

*N*otre-Dame — Ô mon fils, mon Dieu et mon sire,  
Je te merci très humblement  
Que tu n'as pas totalement  
Obéi à ma volonté.  
Excuse ma fragilité  
Si par humaines passions  
Ai fait telles pétitions  
Qui ne sont mie recevables.  
Tes paroles sont raisonnables  
Et tes volontés très hautaines  
Jésus - Elles sont douces et humaines,  
Procédantes de charité;  
Mais la divine volonté  
A prévu qu'autrement se fasse.  
N.-D. - Au moins veuillez, de votre grâce,  
Mourir de mort brève et légère!  
Jésus - Je mourrai de mort très amère.  
N.-D. - Non pas fort vilaine et honteuse!  
Jésus - Mais très fort ignominieuse.  
Au milieu de tous mes amis. (...)  
N.-D. - Que ce soit sous terre et sans voix!  
Jésus - Ce sera haut pendu en croix.  
N.-D. - Vous serez au moins revêtu?  
Jésus. - je serai attaché tout nu.  
N.-D. - Attendez l'âge de vieillesse!  
Jésus - En la force de la jeunesse. (...)  
N.-D. - À mes maternelles demandes  
Ne donnez que réponses dures!  
Jésus - Accomplir faut les Écritures.



# Prières

## PRIÈRE DE PROTECTION CONTRE LE MAL

Père éternel et tout-puissant, Père bien-aimé, je t'invoque, j'ai recours à toi, je te demande pardon pour toutes mes fautes et mes manques d'amour et te prie de ne pas m'en tenir rigueur. Dans ta grande bonté et dans ta grande miséricorde, pour la gloire et l'honneur de ton nom, par les mérites de Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé, notre Seigneur, par sa sainte et douloureuse Passion, par son précieux sang versé pour nous sauver, par la puissance de sa Résurrection, par la grâce de mon baptême, parce que je suis et reste ton enfant bien-aimé, par l'Esprit saint répandu en mon cœur, par le saint nom, les prières, les pleurs et les douleurs de Marie, notre Mère, pour le salut de mon âme,

je te prie de venir me bénir. Bénis-moi, bénis mon cœur, mon corps, mon âme et mon esprit, ne permets pas que les puissances du mal aient prise sur moi en ce jour (cette nuit) d'une quelconque manière et aide-moi à y résister. Père bien-aimé, Père de tendresse et d'Amour de qui vient tout réconfort, veille sur moi, protège-moi et garde-moi tout au long de ce jour (de cette nuit). Par Jésus-Christ, ton Fils, notre Seigneur, dans l'unité du Saint-Esprit et par Marie notre très Sainte et bonne Mère. **Amen.**  
*Faire le signe de croix humblement, lentement, respectueusement, avec un grand amour et une grande confiance en utilisant de l'eau bénite.*

Jean-Paul Dufour

## JE NE SAIS PAS POURQUOI...

Je ne sais pas pourquoi la souffrance, mais je sais par qui elle devient Vie. Je ne sais pas pourquoi cette souffrance qui nous fait crier, mais je sais par qui elle est apaisée. Je ne sais pas pourquoi cette souffrance qui nous met en larmes, mais je sais par qui elles sont séchées. Je ne sais pas pourquoi cette souffrance inutile et injuste, mais je sais par qui elle est valorisée. Je ne sais pas pourquoi cette souffrance qui s'abat et s'acharne,

sur des hommes, des femmes, des jeunes, des enfants, mais je sais par qui elle nous rapproche les uns des autres et resserre nos liens. Je ne sais pas pourquoi, malgré cette souffrance on se relève, on s'organise, on lutte, mais je sais par qui on y arrive. Je ne sais pas pourquoi la souffrance mais je le sais : toi Christ, tu es là et nous tenons debout enracinés dans l'espérance ! **Amen.**

## PRIÈRE DES JOURS DE JEÛNE

Ô Seigneur Dieu, Créateur du ciel et de la terre et mon Créateur, je te remercie aujourd'hui pour cet ordre merveilleux du monde créé. Merci d'avoir fait la terre féconde qui produit des fruits de toutes sortes ; merci pour la nourriture qu'on en retire. Père, je me réjouis de ta création et de tous ses fruits. Je t'en remercie. Oui, merci pour le pain et l'eau dont nous avons besoin quotidiennement. Père, merci d'avoir fait mon organisme apte à utiliser ces produits de la terre afin de croître et de te servir. Merci pour tous ceux qui acceptent de partager avec les autres. Soit loué pour tous ceux qui ne se contentent pas seulement du pain terrestre, mais recherchent le pain du Ciel. Père, aujourd'hui je prends la décision de jeûner, non pas pour mépriser les biens que tu as créés ; je ne les rejette pas, mais je veux les redécouvrir. Je décide de jeûner aujourd'hui car tes prophètes, ton fils Jésus-Christ, tes apôtres, tes disciples l'ont fait et particulièrement ta servante, notre mère Marie, nous y invite.

Père, je t'offre aujourd'hui ce jour de jeûne. En le vivant, je désire écouter davantage ta parole et la mettre en pratique. Je t'offre ce jeûne pour que vienne la paix dans le monde et pour tous ceux qui, aveuglés par le matérialisme, ne voient plus aucune autre valeur.

Père, par ce jeûne, ouvre nos yeux afin que nous puissions apprécier tout ce que tu nous donnes et tout ce que nous avons déjà.

Par ce jeûne, éclaire-moi afin que je puisse mieux te voir, entendre ta parole et accepter les autres dans un amour grandissant envers toi et envers mon prochain.

Père, j'ai décidé aussi de vivre aujourd'hui au pain et à l'eau pour avoir davantage le goût du Pain céleste et ressentir la présence de ton Fils dans l'eucharistie.

Par ce jeûne, que ma foi et ma confiance en toi augmentent. Père, fais que je sois pauvre devant toi ; donne-moi la grâce de comprendre, à travers le jeûne, que tu m'es nécessaire. Fais que mon cœur aspire à toi comme la biche assoiffée cherche l'eau vive, comme le désert attend la pluie abondante. Je t'implore d'une façon particulière pour que grandisse en moi cette compréhension envers ceux qui ont faim et soif ou qui sont privés des biens matériels indispensables et nécessaires. Aide-moi à découvrir les choses inutiles dans ce que je possède pour y renoncer au profit de mes frères et sœurs démunis.

Ô Père, je te prie spécialement pour que tu me donnes la grâce de réaliser que je ne suis qu'un pèlerin sur cette terre et qu'au moment de mon départ pour l'autre monde, je ne pourrai emporter avec moi rien d'autre que mon amour et mes bonnes œuvres. De plus, rends-moi conscient que tout ce que je possède ou ce dont je dispose ne m'appartient pas, mais que cela m'a été confié pour que je puisse l'utiliser au mieux pour les besoins de tous.

Père, par ce jeûne, donne-moi la grâce de devenir plus humble et mieux disposé à faire ta volonté. Purifie-moi de mon égoïsme et de mon orgueil, de mes passions, de mes mauvaises habitudes, et apprends-moi à rejeter toute tentation.

Que mon jeûne soit aussi le jeûne de la colère, du renfermement sur moi-même et de la médisance.

Que les profondeurs de mon âme s'ouvrent à ta grâce pour qu'elle me lave et m'inonde tout entier.

Marie, ton cœur était libéré de toute attache, excepté la volonté de Dieu.

Par la prière, obtiens-moi aujourd'hui la grâce de jeûner pour que mon cœur chante avec toi le Magnificat. Apprends-moi à être ferme et persévérant dans ma décision de jeûner. Je t'offre les difficultés et la faim que je ressentirai aujourd'hui. Marie, prie pour moi. Que par ton intercession et la force de ta protection tout mal et toutes les tentations du malin s'éloignent de moi. Apprends-moi, Marie, à jeûner et à prier ; que de jour en jour, je devienne semblable à toi et à ton divin Fils Jésus-Christ, dans l'Esprit saint. **Amen.**